

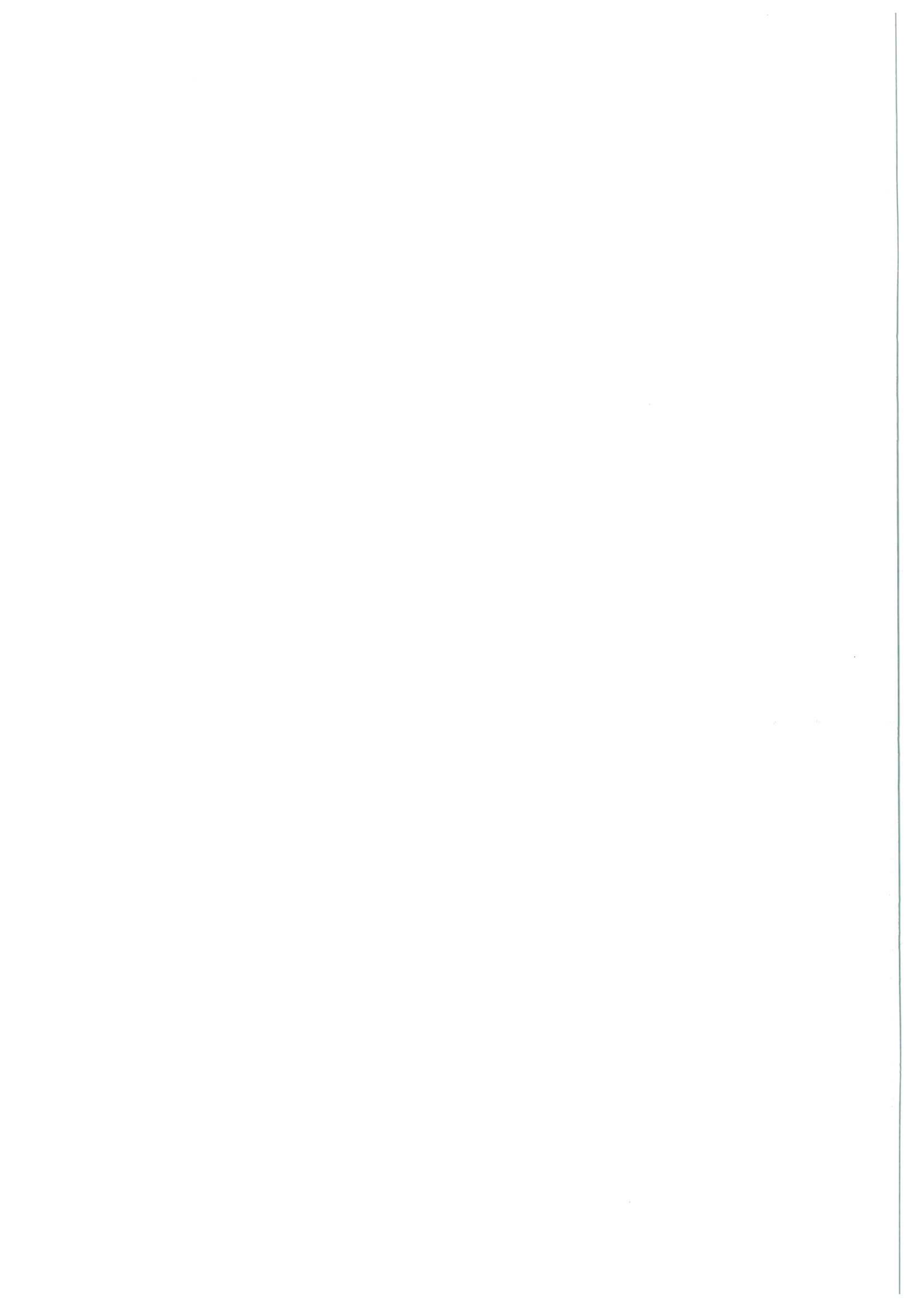
AIX-LES-BAINS

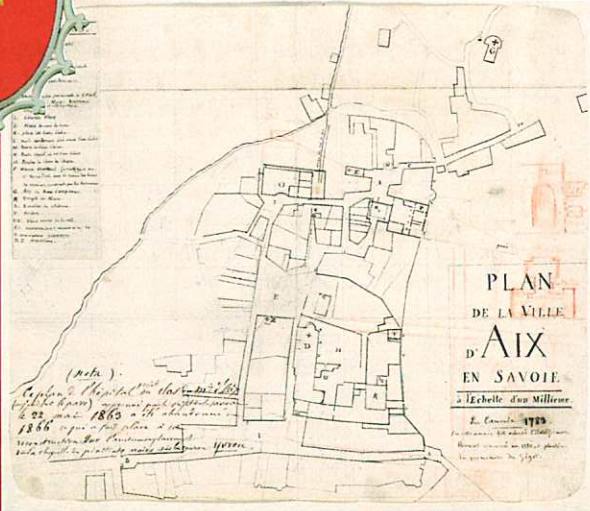
Arts
&
mémoire



**PATRIMOINE
&
ARCHITECTURE**







L'Inventaire topographique du patrimoine architectural et urbain de la Ville d'Aix-les-Bains (Savoie)

Par convention signée le 30 décembre 2002, l'Etat (Direction Régionale des Affaires Culturelles) et la Ville d'Aix-les-Bains ont décidé de lancer l'inventaire topographique du patrimoine architectural de la ville.

Cette opération, sous la conduite du service régional de l'Inventaire, s'inscrit dans un vaste mouvement en faveur des études urbaines (St Etienne, Lyon).

Créé en 1964 par André Malraux, alors ministre des Affaires Culturelles, l'Inventaire général des monuments et richesses artistiques de la France est chargé de recenser, étudier et faire connaître toute œuvre qui du point de vue historique,

artistique ou archéologique fait partie du patrimoine national. La loi du 13 août 2004 relative aux libertés et responsabilités locales donne une base législative à l'Inventaire qui devient désormais *Inventaire général du patrimoine culturel*. La loi attribue aux Régions les compétences en matière d'inventaire à compter du 1^{er} janvier 2005.

Dans chaque région de France, un service régional de l'Inventaire effectue, selon une méthodologie scientifique, rigoureuse et des principes d'analyse communs, cette mise en mémoire du (des) Patrimoine (s) depuis le V^e siècle à nos jours. Ces dernières années, devant la multiplication des démolitions, les problèmes du centre et de la périphérie, la préoccupation majeure se porte de plus en plus sur l'étude des villes. Elle s'inscrit aussi dans une démarche interdisciplinaire qui associe historiens, historiens de l'art, architectes, archéologues, ethnologues, sociologues, géographes, économistes, afin d'avoir une vision globale du phénomène urbain dans toutes ses composantes.

L'inventaire topographique d'Aix-les-Bains porte sur l'ensemble de la commune qui a été divisée en 16 secteurs d'études. Des opérations d'urgence sont également menées en fonction de l'actualité des chantiers urbains.

Après un récolement documentaire en archives et bibliothèques, un recensement exhaustif des édifices, édicules et ensembles bâtis et non bâtis, est effectué à l'aide de fiches d'identité. Il permet de construire l'atlas historique et d'étudier l'évolution urbanistique de la ville à partir de cartes topographiques, thématiques ou chronologiques. La documentation rassemblée, textuelle, photographique, graphique et cartographique est entièrement numérisée et alimente les bases de données du ministère de la Culture interrogeables sur Internet. A partir du cadastre numérisé, ces informations nourrissent également l'observatoire urbain de la ville, afin de faciliter la gestion du bâti.

Ces travaux de recherche une fois validés, sont mis à disposition du public par des expositions temporaires et des publications. Cette exposition présente les résultats de l'étude du premier secteur : le centre-ville.

L'équipe chargée de l'inventaire général de la ville, placée sous la responsabilité de Françoise Lapeyre-Uzu, conservateur régional de l'Inventaire, est composée de : Marie-Reine Jazé-Charvolin, ingénieur d'étude au Service régional de l'Inventaire, Joël Lagrange, archiviste municipal et François Fouger, photographe à l'Office de Tourisme, avec la participation d'Yves Godde, informaticien et de Paul Cherblanc, dessinateur cartographe du service de l'Inventaire.



Vue d'Aix-les-Bains vers le Nord prise du 7^e étage des Thermes Nationaux.

Conception et réalisation de l'exposition :
Inventaire général - Ville d'Aix-les-Bains.
Documents : AC Aix-les-Bains, Service de l'Inventaire, photos F. Fouger
Cette exposition a été réalisée grâce au concours financier de l'Etat,
de la Ville d'Aix-les-Bains, du Conseil Général de la Savoie
et de la région Rhône-Alpes.



juillet 2005



Évolution générale de la ville



Le village de Saint-Simond. Extrait de la mappe sarde de 1728

● A partir de la Révolution, le morcellement de la propriété foncière occasionne la modification de cet ordonnancement, avec l'extension des hameaux, l'augmentation des constructions en périphérie du centre et le développement d'activités préindustrielles : moulins, scieries...

● Au début du I^{er} Empire, le centre-ville, à l'étroit dans ses remparts depuis que l'activité thermale a pris son envol, sort de ses murs, et les nouvelles constructions fleurissent le long des grands axes de communication : rues de Chambéry et de Genève, avenues de Marlioz et du Grand Port, boulevard des Côtes, Faubourg de Mouxy.

● A la fin du XIX^e siècle, sous la municipalité Mottet, un effort particulier fut entrepris en faveur des hameaux afin d'harmoniser leurs équipements avec le centre-ville : mise en place des réseaux d'eau, d'égouts, d'électricité, construction d'écoles, en commençant par Lafin et Choudy.

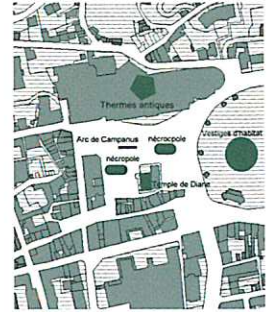
● Jusqu'à la seconde guerre mondiale, les constructions ne se développèrent que le long des avenues principales. Mais l'explosion démographique des années 50 conduisit à l'élaboration de plans d'urbanisme successifs qui prirent en compte l'ensemble du territoire communal, avec l'aménagement de zones industrielles, (Les Plonges, Saint-Simond), de zones d'habitat aidé (Lafin, Marlioz), et de zones d'aménagements touristiques (Marlioz, bords du lac).

● La mode du pavillon individuel et les politiques d'accession à la propriété des années 70 à 90 eurent pour conséquence le comblement progressif des vides entre le centre urbain et les hameaux.

● C'est toute cette histoire urbaine qui a dessiné la géographie particulière de la ville actuelle, avec son centre urbain, ses coeurs de quartiers aux visages de villages, et entre eux, ces immenses zones pavillonnaires desservies par d'innombrables impasses.

● D'après les fouilles archéologiques, à l'époque romaine, un habitat s'est développé autour des thermes et du temple dit Temple de Diane. Le vicus d'Acquae est attesté par l'épigraphie.

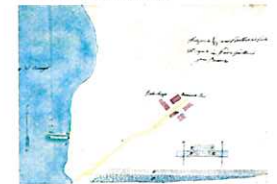
● Du Moyen-âge à la Révolution, Aix était une petite bourgade de province, d'environ un millier d'habitants. La ville se déclinait autour d'un bourg clos d'un rempart, et d'une dizaine de hameaux, devenus les coeurs de nos quartiers, dispersés dans la campagne. Les plus importants étaient alors Saint-Simond, Lafin, Marlioz, Puer, Choudy, Cornin et Les Massonnats alors appelés les Guillaumes.



Carte de localisation des vestiges romains / Joël Lagrange



Aix-les-Bains : vue de la ville et du lac du Bourget vers 1830 / Deroy (del.)



Le village de Puer et la création du Grand Port. Plan Garrella pour la construction du mole de Puer. 1784



Photo aérienne d'Aix-les-Bains et des zones pavillonnaires



Ecole du hameau de Choudy

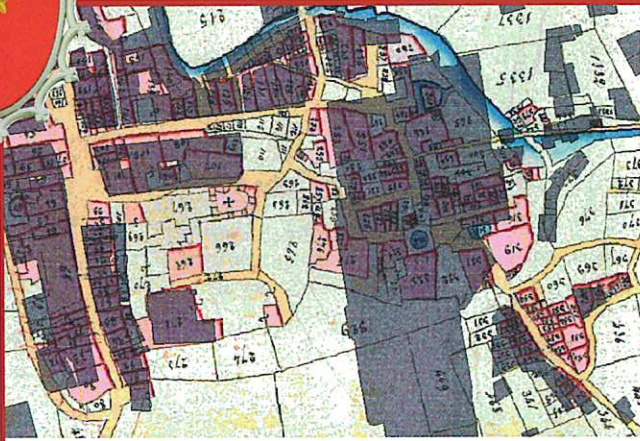


Plan d'adduction d'eau dans les hameaux, Plan Mottet, 1900.



Aix-les-Bains vue du Boulevard des Anglais. 2004.

Évolution du centre historique



Superposition du cadastre de 2005 sur le cadastre de 1728.

◆ Enfermée à l'intérieur de ses remparts, peut-être depuis le Bas-Empire, la ville d'Aix-les-Bains se présentait, jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, comme un ensemble de bâtisses disparates, aérées par d'étroites et tortueuses ruelles. Le château fort, entouré de fossés, et la collégiale Notre-Dame à laquelle était accolé le cimetière, occupaient une bonne partie de l'espace.

◆ L'incendie qui frappa le centre ville en 1739, remit cet ordonnancement en cause. Le roi accepta de financer la reconstruction de la ville à la condition qu'elle se conforme à un plan d'alignement. Ce fut le premier acte d'urbanisme raisonné à Aix-les-Bains. Ce plan, dessiné par l'ingénieur Garella, resta en vigueur jusque dans les années 1820.

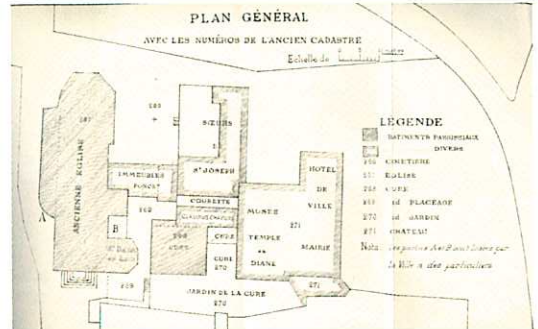


Extrait du plan d'alignement pour la reconstruction après l'incendie par Garella, 1739

Il imposait la construction d'immeubles de deux étages et modifia ainsi, progressivement, la physionomie architecturale de la ville, principalement celle de la place Centrale, rebaptisée en 1894 place Carnot.

◆ En 1776, la construction des thermes royaux s'accompagna de l'expropriation puis de la démolition de tout le quartier situé autour des sources. Ce bâtiment méritait d'être dégagé, en 1867 on démolit les vieilles maisons du quartier afin de créer la place des Thermes. On commença aussi à redresser et élargir la rue des Bains, tâche de longue haleine qui ne fut terminée qu'en 1910. Le développement de l'établissement thermal, entre 1836 et 1934, contribua à la disparition d'un des plus anciens quartiers de la ville.

◆ Le conseil municipal, installé depuis 1868 dans l'ancien château des marquis d'Aix-les-Bains, n'eut de cesse que de dégager l'espace autour de l'édifice. Cela imposa la démolition de plusieurs bâtiments importants, dont l'église paroissiale et l'école des Soeurs de Saint-Joseph. A partir de 1902, la place baptisée plus tard Maurice Mollard est née progressivement, au rythme des démolitions.



Plan général avec les numéros de l'ancien cadastre des bâtiments démolis pour dégager la place devant l'Hôtel de Ville par A. Pin, cadet, 1902



Démolition de l'ancienne église, début XXe siècle.



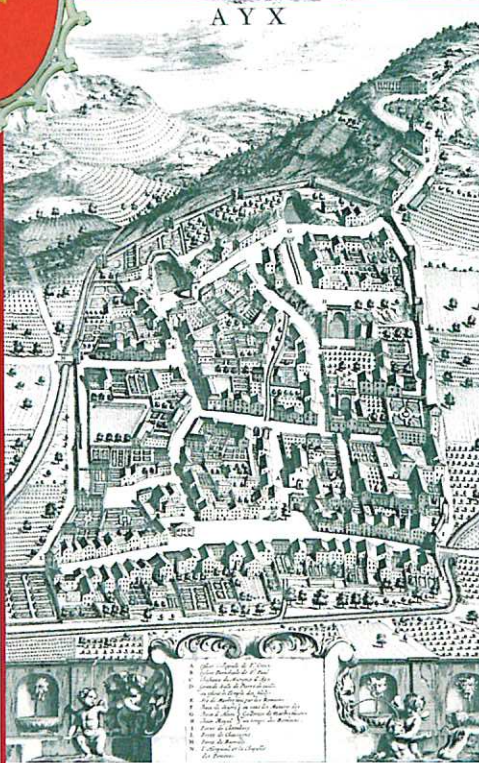
Maison Marjollet, vis-à-vis de l'Établissement des Bains, démolie en 1845, par Th. Brd. d'Oz, 1845.



Vue de l'église et de la Dent du Chat. La place vers 1830 par Deroy, del.



Le kiosque à musique en 2005, à l'emplacement de l'ancienne église.



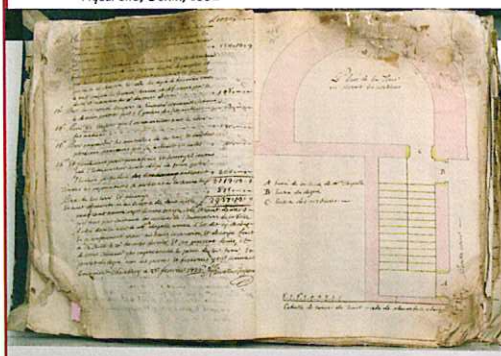
Theatrum Sabaudiae. Dessin de G.T. Borgonio, 1674

Le rempart s'ouvrait par 4 portes :

- La porte de Chambéry, appuyée sur une tour de défense que l'on nommait au XIX^e siècle la *Tour Ferrollet*, démolie en 1861.
- La porte de Genève, située entre deux maisons à l'angle de la rue de Genève et de la rue Daquin, démolie pour l'élargissement de la rue en 1881.
- La porte de Rumilly, parfois appelée porte de Conchat, située rue Davat, juste après l'hôtel thermal, démolie avant le XVIII^e siècle.
- La dernière porte, dite porte de Mouxy, donnant accès au faubourg du même nom, située au début du chemin de Saint-Pol, à l'arrière des Thermes Nationaux, démolie à la fin du XIX^e siècle.

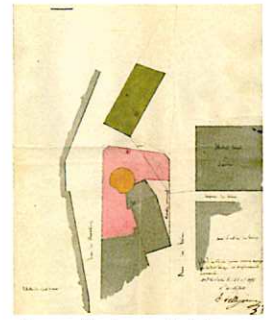


La Tour Ferrollet (Perret), place du Revard. Aquarelle, Denin, 1852



Plan de la tour des archives, rue du Casino. Garella, 1726

Le rempart de la ville est représenté de manière fantaisiste sur la gravure du *Theatrum Sabaudiae*, mais l'on peut en reconstituer le tracé de manière plus précise grâce au plan du cadastre sarde de 1728. Aucune datation scientifique n'est proposée pour sa construction. Les historiens penchent pour un enfermement de la ville dès la fin de l'Empire romain dans le but de se protéger des invasions germaniques du IV^e siècle de notre ère.



Plan pour l'aménagement de la rue de Chambéry. Pellegrini, 1856



Reconstitution de la porte de Mouxy, aquarelle de G. Meyrmet, 1925

La gravure du *Theatrum Sabaudiae* semble indiquer un nombre total de 12 tours ou tourelles, mais seules six sont formellement attestées :

- La première tour flanquait la porte de Chambéry à l'ouest.
- Le rempart qui se poursuivait le long de la rue du Casino était de nouveau interrompu par une tour semi-circulaire, démolie pour la construction de l'hôtel Métropole vers 1881.
- Une troisième tour était comprise dans le complexe d'une maison forte, appelé aussi maison forte du Mollard, rue Daquin.
- Une autre tour, indiquée par un décrochement sur le plan cadastral de 1728, semble avoir existé à un emplacement situé sous les thermes actuels.
- En aval, le château avait deux tours : une tour donjon, démolie en 1873, au niveau de l'accès du parking souterrain et une seconde tour, appelée au XVIII^e siècle *tour de la muraille*, à l'arrière du château.



L'entrée de la ville côté porte de Genève. Sépia, Turpin de Crissé, 1809



Ruine de la Tour du Château. Photographie, fin XIX^e



Tour de la rue Daquin. (2004)



La place Carnot



La place Centrale par Fontvieille, vers 1810

● Située sur la grande route de Chambéry à Genève, à mi-chemin entre les deux portes principales de la ville, cette place a toujours joué un rôle prépondérant dans l'organisation de la vie aixoise. Le *Theatrum Sabaudiae*, puis le cadastre de 1728, restituent l'image d'une petite place rectangulaire, encore encombrée de bâtiments. La place comportait une petite halle, en partie privée, au toit rectangulaire porté par des piliers de bois. Depuis 1575, on y tenait une foire annuelle, instaurée par Emmanuel Philibert, duc de Savoie.

● Après l'incendie de 1739, quelques maisons ne furent pas reconstruites et leurs emplacements, achetés par la collectivité, servirent à agrandir la place et à lui donner son alignement suivant un plan de reconstruction dessiné par l'ingénieur Garrella.

● Longtemps on l'a appelée la *Grande Place* ; pendant la Révolution, elle devint *Place de la Liberté*, puis, en 1852, elle fut baptisée *Place Centrale*. En hommage au Président Sadi Carnot récemment assassiné, le Conseil Municipal lui donna son nom actuel par délibération du 24 juillet 1894.

● Une fontaine, approvisionnée par l'eau de la source de Mouxy, s'élevait sur cette place depuis une date inconnue. Elle fut reconstruite en 1779 en même temps qu'étaient entrepris les travaux de rénovation des conduites d'amenée d'eau, puis de nouveau en 1807, suivant les plans de l'architecte Noguère. Elle fut enlevée en 1845, car elle gênait l'importante circulation de cette artère, notamment celle des diligences.



La place Centrale. Litho, par Eugène Ginain, vers 1850

● C'est ici qu'est signalé, en 1822, le seul réverbère de la ville fonctionnant au gaz ; il était probablement devant la maison commune, alors située dans un petit immeuble de la place. En 1852, le conseil municipal fit border celle-ci des premiers trottoirs en asphalte de la ville, puis en 1879 il la fit empierrer. Cet empièrrement fut remplacé par du pavé d'asphalte comprimé en 1898. Enfin, en 1982, la place fut rendue piétonne et recouverte de pavés de pierre. Une nouvelle fontaine fut construite et l'ensemble du mobilier urbain changé.



La place Centrale par Ulrich vers 1830



La place Carnot. Carte postale Giletta, fin XIXe siècle



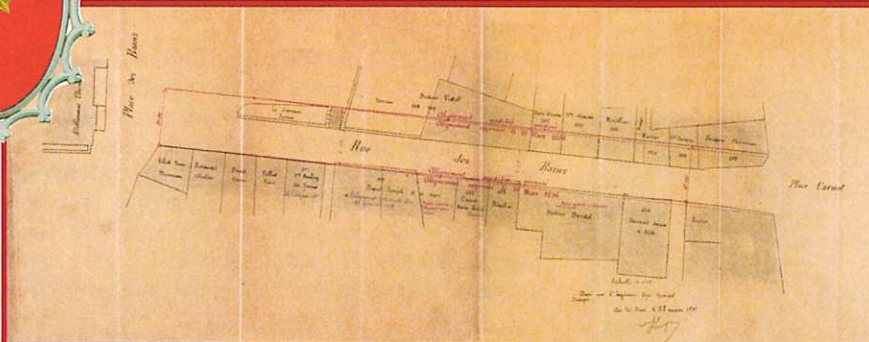
La place Carnot. Carte postale LL, fin XIXe siècle



La place Carnot. Carte postale, fin XIXe siècle.



La place Carnot. Carte postale, début XXe siècle.



Plan d'alignement de la rue des Bains dressé en 1901.

● La rue des Bains est l'une des plus anciennes de la ville. Elle a longtemps été l'axe principal est-ouest faisant communiquer la place Centrale avec les sources thermales. Au XVIII^e siècle elle prit une importance accrue, après la construction de l'Établissement royal des Bains auquel elle menait directement.

AIX-LES-BAINS : patrimoine et architecture

● Le long de cette rue coulait le trop-plein des sources, qui allait ensuite se jeter dans la Chaudanne. C'est aussi le long de cet axe qu'était établi, avant 1739, un des moulins du marquis d'Aix, ainsi que le four communal et les boucheries de la ville. Deux ruelles perpendiculaires faisaient communiquer la rue avec le ruisseau de la Chaudanne.

● Après le grand incendie de 1739, l'ingénieur Garella dessina le premier projet d'alignement de cette rue, qui impliquait le déménagement des boucheries et le déplacement des moulins. Aucun autre élément significatif de ce plan ne put être mis en œuvre avant 1844, date à laquelle une souscription publique finança l'achat des maisons nécessaires à l'alignement du côté sud de la rue.



La rue des Bains avant son élargissement. Photographie fin XIX^e siècle.

● Après la réalisation de la rue du Casino, en 1853, la Ville décida de prolonger la rue des Bains pour faire communiquer la place Centrale et la nouvelle rue. Les plans pour la reconstruction des façades avaient été confiés à l'architecte Pellegrini qui dessina des portiques, de chaque côté de cette rue, inspirés de l'architecture de l'Italie du nord.



La rue des Bains prise la place. Photographie fin XIX^e siècle.

● Un nouvel élargissement de la partie amont de la rue des Bains, la faisant passer de 6 à 10 mètres, fut initié en 1905-1906 lors de la construction de l'hôtel Astoria et poursuivi en 1910, lors de la construction des annexes de ce même hôtel.



L'entrée de la rue et l'Hôtel de l'Arc Romain. Carte postale vers 1890.

● Enfin, la rue des Bains fut rénovée et rendue piétonne en 1983, dans le cadre du contrat Ville Moyenne entre la ville, l'État et la Région.



L'entrée de la rue et l'hôtel Astoria. Carte postale. Ed. LL vers 1905.



La rue des Bains depuis la place des Thermes. Ed Grimal, vers 1920.



L'entrée de la rue. Carte postale. Ed. LL vers 1914.



Conception et réalisation de l'exposition :
Inventaire général - Ville d'Aix-les-Bains.
Documents : AC Aix-les-Bains, Service de l'Inventaire, photos F. Fouger
Cette exposition a été réalisée grâce au concours financier de l'État,
de la Ville d'Aix-les-Bains, du Conseil Général de la Savoie
et de la région Rhône-Alpes.

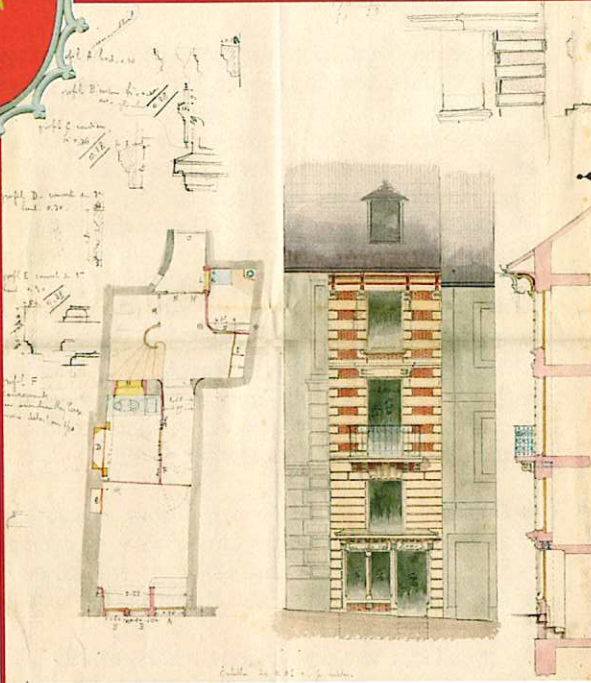


Rhône-Alpes



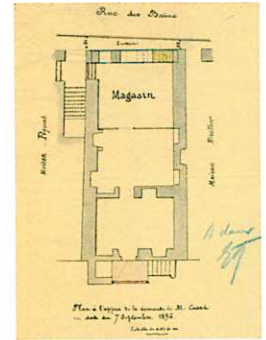


Caractères des maisons du centre historique



Maison Aimonier Davat Gaspard. Plan, coupe et élévation, 1891.

● Jusqu'au début du XIX^e siècle, Aix était une petite ville dont le chef-lieu abritait de nombreux commerces. Toutefois, les maisons du centre historique restaient en majorité rurales, avec un maximum de deux étages, et très souvent des dépendances, bûchers, écuries, jardins et cours. Le *Theatrum Sabaudiae* nous donne une image d'une ville ordonnée où les maisons alignées sont bien construites, avec des toits de tuiles et des façades



Plan à l'appui de la demande de M. Casset en date du 7 septembre 1896, modification du magasin rue des Bains.

régulières. Mais quelques autres gravures, bien qu'un peu plus tardives, et les études de l'Inventaire nous montrent une toute autre réalité. Pourtant le règlement de la reconstruction d'Aix, après l'incendie de 1739, avait tenté d'imposer des règles d'urbanisme.

● L'habitat du centre ville était essentiellement composé de maisons individuelles. Mais la copropriété existait au moins depuis le XVIII^e siècle avec une division des bâtiments assez curieuse : certains des propriétaires possédaient une chambre ou parfois une cave ou bien une écurie dans la maison voisine. Une des caractéristiques principales de ces maisons, que l'on retrouve encore au XIX^e siècle, était l'existence d'un balcon régnant sur tout la longueur de la façade, souvent au 1er étage, avec accès direct par un escalier extérieur. Cela devait permettre de distribuer les pièces de manière individuelle, très pratique pour la location.



La maison de Blanc Henriette, démolie en 1850, place des Bains romains. Aquarelle de Pernoud, 1919



Groupe de maisons, rue Davat, vers 1820. Aquarelle signée G.M.

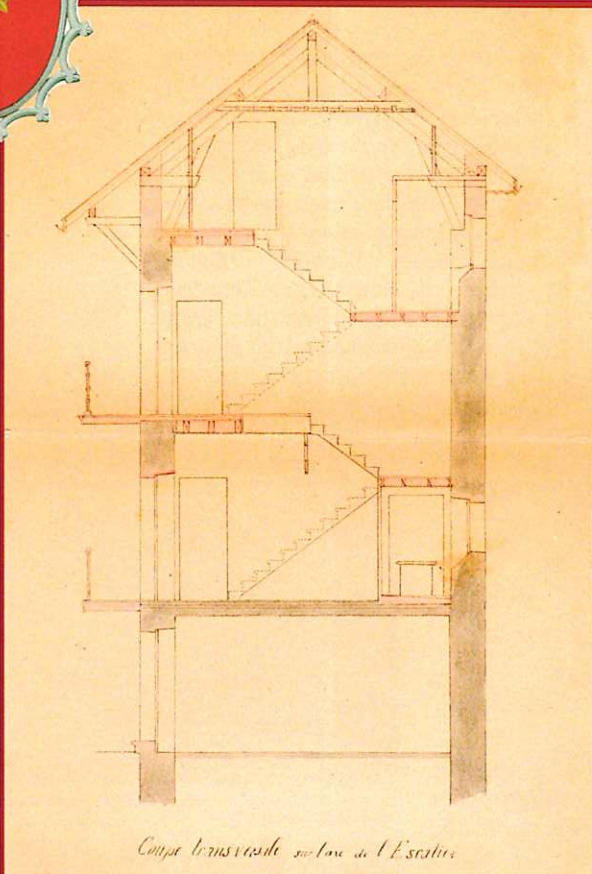


Vieille maison de la rue de Genève. Photographie fin XIX^e siècle.

● Ce n'est qu'après 1860 que l'on voit les aixois exhausser leur maison, parfois en remodelant les façades, en ouvrant de nouvelles fenêtres et en ajoutant des balcons. Les rez-de-chaussée étaient occupés par des commerces. Tous ces travaux sont à relier à l'expansion du thermalisme et au désir de loger de plus en plus d'étrangers dans des chambres ou des petits appartements meublés. Lorsqu'on avait gagné suffisamment d'argent avec les locations, on reconstruisait la façade, plus belle, en alignement.

● Les exhaussements de la fin du XIX^e siècle sont à l'origine des bâtiments actuels, ne comportant qu'un magasin en rez-de-chaussée, puis une à deux pièces par étage, parfois sur trois ou quatre niveaux. On pourrait presque parler de maisons-immeubles, d'autant qu'après la dernière guerre mondiale, le mouvement de division en appartements des bâtiments accompagna le morcellement en meublés saisonniers de nombreux hôtels du centre-ville. La tendance actuelle du marché de l'immobilier amplifie encore le phénomène de vente en copropriété de ces anciennes maisons de ville et des hôtels.

Une maison rue du Dauphin



Immeuble de Mr Bogey, Aix-les-Bains : coupe transversale sur l'escalier par Victor Dénarié, architecte, mars 1896

◆ Cette maison de plan rectangulaire, à deux étages, est construite en moellons de calcaire enduits, avec encadrements en pierre de taille. Les baies de la façade postérieure, avec balcons-galeries, sont partiellement murées. Un escalier droit, en pierre, adossé à cette façade, donne accès au premier étage. Une maison est représentée à cet emplacement sur le *Theatrum Sabaudiae* de 1674. Il est probable qu'il s'agisse du logis à l'enseigne du Dauphin, signalé dans la chronique du châtelain Domenget au milieu du XVII^e siècle.

◆ En 1660, ce logis appartenait à la veuve Domenge, puis en 1728, à Jean-Baptiste Domenget. Il comportait alors une maison avec cour au sud. La maison fut sans doute agrandie sur la cour dans le courant du XVIII^e siècle ; l'ensemble apparaît construit sur le plan d'alignement de 1808.

◆ Dès la fin du XVIII^e siècle, il était en copropriété. Sur le cadastre de 1879, la maison était divisée en deux parcelles. Les façades furent reprises en 1869, par l'entreprise Porret et Cie et une fenêtre en mansarde fut ajoutée, au nord, en 1874.

◆ Après l'incendie de la place Carnot, en 1896, la partie située en angle, fut réaménagée pour François Bogey, pâtissier, par l'entreprise Léon Grosse, sur les plans de l'architecte Victor Dénarié.

◆ Outre l'exhaussement d'un niveau, la transformation porta sur l'ajout de balcons-galeries au 1^{er} et au 2^e étages, devant la façade occidentale sur cour, et sur la reprise de la distribution intérieure.

◆ Il ne semble pas qu'il y ait eu d'autres modifications depuis, si ce n'est la transformation du four en buanderie, au sud.



L'immeuble tel qu'on peut le voir aujourd'hui



Une des portes d'entrée



Élévation latérale. Les escaliers.

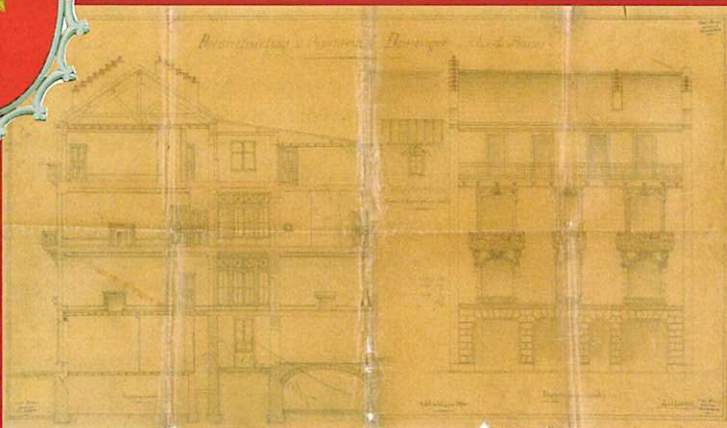


Porte de la cave



Détail de l'élévation

Un immeuble place Carnot



Reconstruction de l'immeuble Domenget à Aix-les-Bains.
Coupe transversale et façades par Victor Dénarié, architecte, 28 août 1896



Incendie de l'immeuble Louis Domenget, place Carnot en janvier 1896.

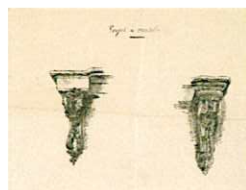
● L'immeuble, partiellement détruit lors d'un incendie en 1896, a été reconstruit par l'entreprise Léon Grosse, sur les plans de l'architecte chambérien, Victor Dénarié. Celui-ci s'est appuyé sur la partie arrière, rue du Dauphin, qu'il a surélevée et couverte d'un toit brisé. Il a conservé la totalité du rez-de-chaussée avec son escalier en pierre éclairé par une courette, mais a modifié la distribution intérieure et reconstruit l'escalier à partir du 1^{er} étage.

● La façade sur la rue du Dauphin a conservé ses percements du XVIII^e siècle, à linteaux délardés. Une travée d'ouvertures supplémentaire a été ajoutée dans le courant du XX^e siècle, peut-être en 1926, date de son ravalement. D'autre part, la travée de baies ouvertes dans l'élévation nord a été remplacée, à une date inconnue, par une verrière occupant toute la hauteur de la façade.

● La façade principale n'a pas été modifiée ; les vitrines et menuiseries d'origine subsistent. Les fenêtres, de formes variées, sont ornées de motifs en relief et les balcons du 2^e étage sont supportés par des consoles sculptées. Un balcon filant règne devant les portes-fenêtres du 3^e étage.

● Cet immeuble traversant est composé de deux parties : une partie antérieure, à trois étages carrés, couverte d'un toit à longs pans et une partie arrière, sur la rue du Dauphin, couverte d'un toit brisé et comportant un sous-sol voûté en anse de panier, un rez-de-chaussée, deux étages carrés et un étage de comble. Les deux parties communiquent entre elles. Le rez-de-chaussée est occupé par des boutiques sur l'avant et des celliers sur l'arrière. Un couloir transversal, légèrement désaxé, interrompu par un emmarchement, permet le passage de la place Carnot à la rue du Dauphin. Il est directement éclairé par une courette intérieure sur laquelle ouvre également la cage d'escalier percée de deux travées de baies dont une rampante.

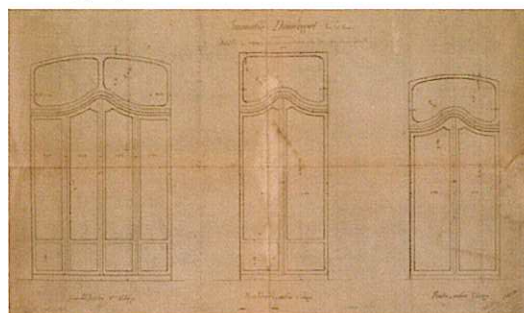
● Une maison existait sur cette parcelle en 1728. Victime de l'incendie de 1739, elle a été reconstruite en alignement. En 1820, elle comportait plusieurs caves, un rez-de-chaussée et deux étages en copropriété. L'ensemble a été progressivement rassemblé par la famille Domenget à partir de 1880.



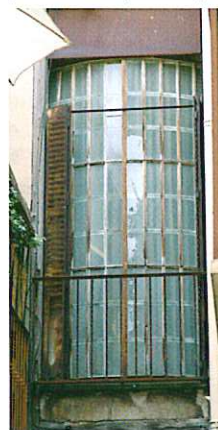
Projet de consoles par Victor Dénarié, architecte, (1896)



Détail du décor de façade



Détail des menuiseries de la façade sur la place Centrale par Victor Dénarié, architecte, 22 décembre 1896



Verrière sur cage d'escalier, rue du Dauphin

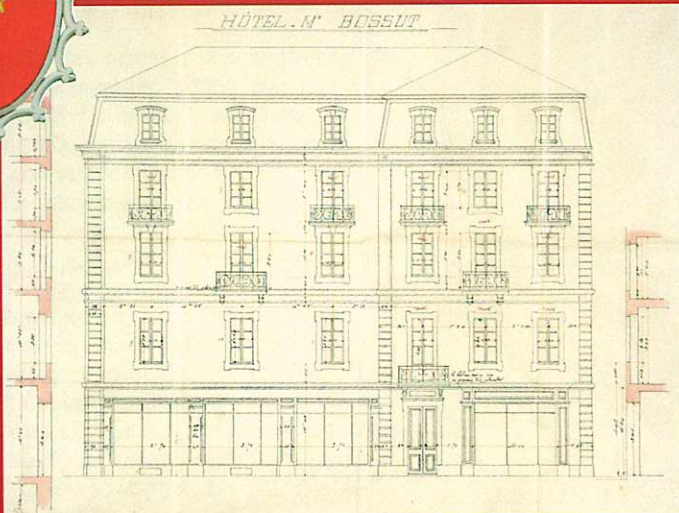


Maison Domenget, 2004

Hôtels et pensions du centre historique



AIX-LES-BAINS : patrimoine et architecture



Plan pour la construction de l'Hôtel de Mr Bossut.
Partie de l'hôtel Thermal, élévation et coupes par A. Gouy, 1892

sommaires où les chambres s'apparentaient à des dortoirs et dont les lits se partageaient entre clients. Ces établissements étaient essentiellement destinés aux voyageurs ; les baigneurs, qui restaient plus longtemps, étaient logés chez l'habitant.



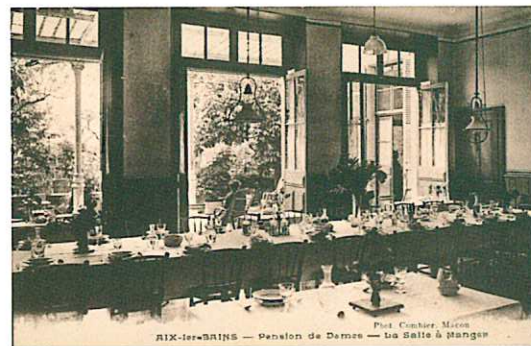
En-tête de papier à lettre de l'Hôtel Windsor vers 1884.

profitèrent de cette manne en transformant leur maison de famille en pension. L'Indicateur des Eaux d'Aix de 1853 en dénombre 23, alors qu'il n'existait que 9 hôtels. La différence entre les deux types d'hébergement n'était pourtant pas flagrante et tenait essentiellement dans le service rendu, plus modeste et plus familial dans les pensions.

Progressivement, la tendance s'inversa. En 1862, il y avait en centre-ville, 19 hôtels et toujours 23 pensions. Les anciennes pensions se transformèrent parfois en hôtels et furent même entièrement reconstruites à ces fins. Puis ces petits hôtels familiaux furent agrandis et remplacés par des hôtels d'une catégorie plus élevée, telle la maison du docteur Vidal, place des Thermes, devenant en 1867 l'Hôtel de l'Arc Romain pour céder la place, en 1904 à l'Hôtel Astoria.

La diminution du nombre d'hôtels dans le centre historique s'amorça avant la seconde guerre mondiale. Nombre d'entre eux furent transformés en maisons meublées ou en copropriétés, devant la concurrence des hôtels des coteaux, plus récents et plus spacieux.

Jusqu'à la fin du XVIII^e siècle il n'y avait que très peu d'auberges et encore moins d'hôtels. On peut toutefois citer au XVI^e siècle l'Auberge de la Croix Blanche, à proximité immédiate des sources ou l'Auberge des Trois Rois, voisine de la porte de Genève qui ne changea d'enseigne qu'en 1867. Au XVII^e siècle, sont connues l'Auberge du Dauphin, rue du Dauphin, l'Auberge à l'Épée, ou l'Auberge à l'Étoile. C'était toutefois des installations assez



Pension de Dames (hôtel Notre-Dame des Eaux). "La salle à manger"



Le premier hôtel Gaillard, rue de Genève en 1885



Cour intérieur de l'ancien hôtel National et de Marseille, passage de la Chaudanne



L'hôtel Gaillard, hôtel de la poste, place Carnot par Demay, 1862



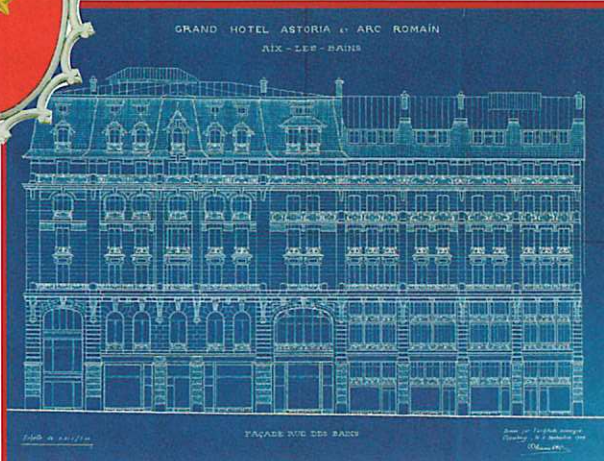
La pension Joseph Bacquin, rue Davat à la fin du XIX^e siècle



Le Windsor, encore hôtel en 2004



L'hôtel Astoria et de l'Arc Romain



Plan des façades de l'hôtel Astoria. Morsier Frères et Weibel, 1905

◆ L'Hôtel Astoria fut construit à l'emplacement de maisons qui constituaient l'un des vieux quartiers du centre d'Aix depuis le moyen âge, où se trouvait un moulin. Ce quartier brûla lors de l'incendie de 1739, et pour satisfaire le plan d'alignement dressé par l'ingénieur Garella, seule une partie des maisons fut reconstruite.

◆ En 1820, deux grandes maisons existaient ici, celle de Sébastienne Dubuisson avec au rez-de-chaussée une boutique et un cellier, et celle de François Vidal, adossée à une écurie et à un jardin, qui devint hôtel en 1867 sous le nom d'Hôtel de l'Arc Romain, après l'adjonction d'un étage.

◆ En 1876, François Vidal fit entièrement reprendre et décorer les façades sur les plans de l'architecte Sébastien Lubini.

◆ L'hôtel de l'Arc Romain fut racheté en 1904 par Marius Petit, de Tresserve. Celui-ci fonda une société immobilière et commanda à un groupe d'architectes genevois, de Morsier frères et Weibel, la construction d'un nouvel hôtel achevé en 1905, et rebaptisé en 1907 *Grand Hôtel Astoria et de l'Arc Romain*.

◆ Entre 1906 et 1909 l'hôtel fut en partie surélevé et doté d'une marquise. Parallèlement se nouaient des tractations avec la Ville pour aligner et élargir la rue des Bains. En 1909, Marius Petit fit construire l'extension de l'hôtel suivant les plans des mêmes architectes genevois, annexe



Grand Hôtel de l'Arc-Romain. Tenu par Paul Guichet. Entête de facture, 1886.



Creusement des fondations de l'hôtel Astoria, 1905



L'Astoria avant son extension. Entête de facture, 1908



Intérieur, les salons. Vers 1950.



Vue aérienne, vers 1950.

baptisée pendant quelques temps *Argentina Palace*.

◆ Il semble que dès avant 1914 Marius Petit se trouva en difficulté financière. Suite à une décision judiciaire, l'hôtel fut racheté, en 1920, par une société anonyme.

◆ En 1958, la banque suisse, principale actionnaire de cette société, décida de se séparer de l'hôtel. Pour éviter la fermeture d'un des derniers palaces aixois, la municipalité d'Aix-les-Bains racheta les actions de la société anonyme qu'elle transforma en société d'économie mixte.

◆ Cet état de fait dura jusqu'en 1972 où l'opportunité de revendre l'hôtel à la MGEN se présenta. C'est cette dernière, qui, par l'intermédiaire de la Maison des Universitaires, le restaura entièrement en 1991.



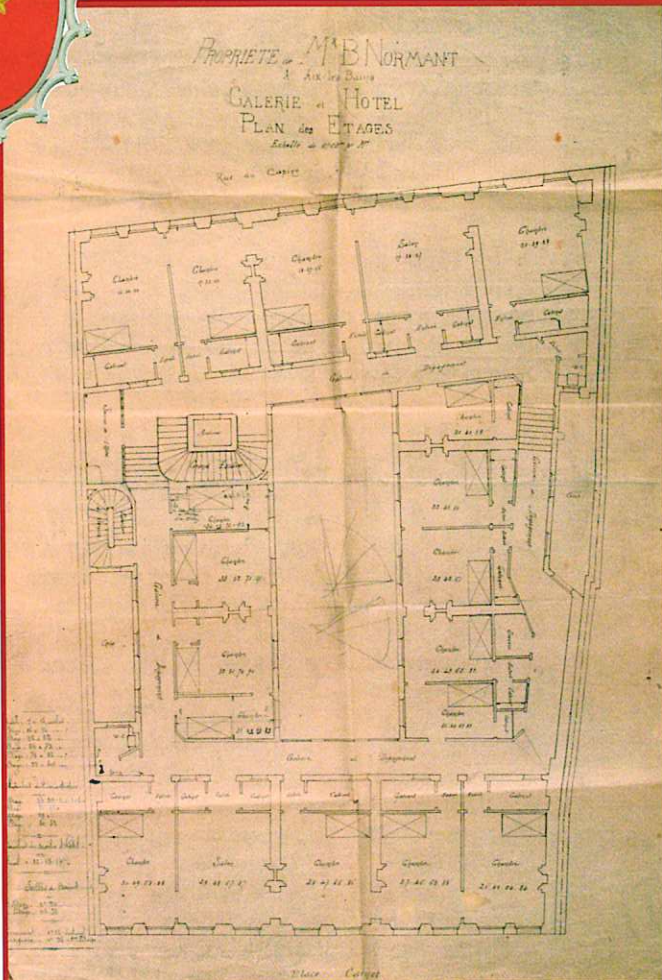
La Place et la maison Vidal vers 1860.



L'Hôtel Astoria en 2005.



L'Hôtel Métropole

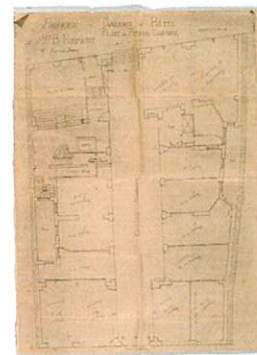


Propriété de M. B. Normant à Aix-les-Bains. Galerie et Hôtel. Plan des étages par A. Garriguenc, 1893

● Jusqu'au XVIII^e siècle, un ensemble de bâtisses - dont une tour - appuyées sur le rempart, occupait cet espace. La tour fut achetée par les communes du mandement d'Aix, en janvier 1726, pour abriter les archives du Tabellion. Elle fut remaniée à cet effet par l'architecte Garella et servit jusqu'en 1819.



Grand Hôtel Métropole. Début XXe siècle



Propriété de M. B. Normant à Aix-les-Bains. Galerie et Hôtel. Plan du rez-de-chaussée par A. Garriguenc, 1893



Aix-les-Bains. Hôtel Métropole, rue du Casino. début XXe siècle

● La tour et la maison voisine, reconstruite, elle, à la fin du XVIII^e siècle, furent vendues à Monsieur Normant en 1881. Il les fit démolir et confia aux architectes parisiens le Faure et Garriguenc le soin de lui construire un hôtel.

● L'hôtel s'organise autour d'un atrium. Il présente la caractéristique unique d'avoir la verrière située entre l'entresol et le 1^{er} étage et abritant un passage public, bordé de boutiques, entre la rue du Casino et la Place Centrale (aujourd'hui place Carnot). En 1884, ce passage prit le nom de *Galerie Normant* (aujourd'hui passage Boccara).

● L'hôtel fut construit par l'Entreprise Générale de Travaux Public Duverney François de Chambéry. Il prit le nom d'Hôtel de la Galerie, puis, en 1885, comme en témoigne une enseigne peinte en lettres d'or apposée sur la balustrade du 1^{er} étage, de *Grand Hôtel de la Galerie*.

● Des travaux d'agrandissement et d'aménagement furent réalisés par l'entreprise Léon Grosse à partir de 1886. En 1893, cette même entreprise fut chargée de poser une enseigne portant l'inscription sur plaque de tôle, *Métropole Hôtel*.

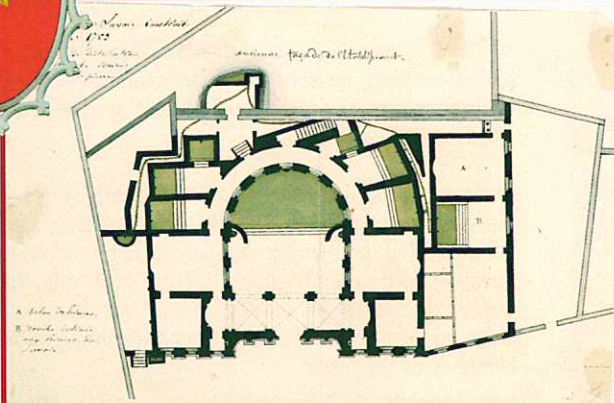
● La propriété fut vendue à M. Boccara en 1923 et restaurée à cette époque, sur les plans de Jules Verlot, architecte à Oullins, qui reprit complètement la toiture et la façade Est du 5^e étage. Depuis, aucune intervention majeure n'a modifié l'ensemble.



Façade de l'hôtel Métropole, place Carnot.



Les thermes nationaux



Plan des bains en 1783, par le Dr Despine. Dessin original.

dites de soufre et d'Alun et n'étaient constitués que par de simples grottes, en partie artificielles. En très mauvais état, ces installations furent restaurées au début du XVII^e siècle par l'architecte Cuenot.



Vue des Bains Romains chez Monsieur Perrier. Litho H. Brunet, vers 1830.



L'arc de Campanus et la façade Pellegrini, vers 1870.



Les thermes Pellegrini, le cadran Lecoeur et l'annexe Revel, fin XIX^e.

Entre 1776 et 1783, l'autorité royale construisit un bâtiment de bains dont les plans furent confiés à l'ingénieur Federico Nicolis de Robilant. Avec les Thermes Victor Amédée III commence l'épopée glorieuse du thermalisme aixois, à peine ralentie par la Révolution.

Entre 1810 et 1858, un ensemble de constructions précaires entourait la source d'Alun, tandis que la piscine romaine en plein air était utilisée comme bain des chevaux.

Sous l'administration des médecins Despine, entre 1828 et 1832, une première annexe, connue sous le nom de Thermes Albertins, fut édifée suivant les plans du Chevalier de Gimbernat. Une phase de construction monumentale s'ouvrit pendant la restauration sarde avec la construction des Thermes Pellegrini, au sud du bâtiment royal. Ce chantier, commencé en 1856, fut arrêté en 1858, faute d'argent. En 1860, après l'annexion, moyennant la cession de l'établissement et des sources à l'État, Napoléon III s'engagea à financer la construction qui s'acheva en 1862.

Une nouvelle annexe vit le jour entre 1877 et 1881, suivant les plans de l'architecte Revel, complétée entre 1893 et 1899 par un bâtiment en quart de cercle, le cadran Lecoeur, d'après le nom de son architecte. La plus profonde des restructurations est celle engagée par l'architecte Pétriaux en 1932 qui entraîna la destruction du cadran Lecoeur. Elle représente une extension de près de 20.000 m², comprenant entre autre une piscine de 33 m. Les derniers grands travaux sont datés des années 70 avec l'élévation de la tour Mabileau et la surélévation du bâtiment Pétriaux. A cette occasion la façade sur rue fut profondément modifiée.

Les premières installations thermales attestées sont datées du I^{er} siècle de notre ère. Elles s'organisaient essentiellement autour de deux piscines. Au début du II^e siècle, elles furent agrandies par des constructions monumentales. Les vestiges de ces bâtiments, redécouverts après 1772, sont en partie conservés dans les thermes Pétriaux.

A la fin de l'Antiquité, les thermes furent progressivement désaffectés. Seuls les habitants d'Aix ou quelques initiés semblaient fréquenter encore les sources d'eaux chaudes. Les aménagements se concentraient autour des deux émergences,



Les Thermes Albertins. Litho de Pageron, vers 1830



Le bâtiment Pellegrini. Photo Louis Demay, vers 1866.



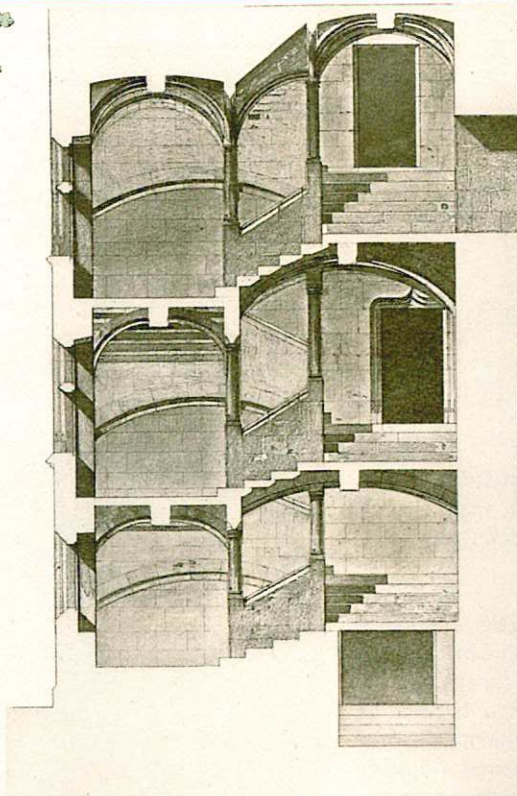
Façade des thermes Pétriaux et vue sur les toits. Photo Karquel, vers 1940.



La piscine olympique de Pétriaux. Photo Karquel, vers 1940.



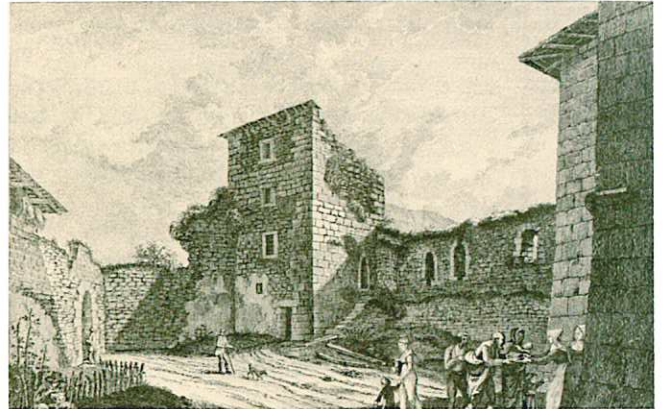
L'établissement thermal en 2004



Escalier du château. Coupe par Petitgrand, del, début du XIXe siècle

◆ Les origines de l'ancien château des Marquis d'Aix, actuel Hôtel de Ville, ne sont pas bien connues. La présence d'une résidence des rois de Bourgogne est attestée en ces lieux au début du XI^e siècle.

◆ Dans la deuxième moitié du XII^e siècle, Aix se situait dans les possessions de la famille de Savoie qui inféoda cette seigneurie à la famille de Seyssel. Ces nouveaux maîtres auraient bâti un château à l'entrée de la ville, sur une petite butte qui dominait la route de Chambéry à Genève. Le château, adossé à l'enceinte, était défendu, côté ville, par un rempart et un fossé.



Distribution de l'aumône par les sœurs de Saint Joseph dans la cour du château par Prosper Dunand. Aix-les-Bains, début XIXe

◆ En 1491 l'édifice fut ruiné lors d'une guerre opposant le baron d'Aix au duc de Savoie. Il fut reconstruit et les travaux d'aménagement se poursuivirent jusqu'au début du XVII^e siècle. Le magnifique escalier d'honneur a été réalisé en deux campagnes. On construisit d'abord un escalier menant au premier niveau, probablement lors de la reconstruction du château au début du XVI^e siècle. La seconde partie conduisant à une chapelle voûtée, au second étage, fut construite pour la baronne Isabeau de la Roche Andry, vers 1590.



La Cour du Cercle. Entrée du Casino. Lithographie extraite de Chasseloup : Guide pittoresque aux eaux d'Aix en Savoie, 1832.



L'impératrice Joséphine dans l'escalier du château en ruine, en 1810. Sépia de Turpin de Crissé.

◆ Le château a perdu progressivement ses éléments défensifs. La tour ouest, dite tour de la muraille, a été détruite au XVIII^e siècle. A la fin du siècle, le donjon adossé à l'enceinte, n'avait plus de mâchicoulis ; les derniers vestiges ont été démolis en 1873.



Grand salon du cercle royal d'Aix-les-Bains. Savoie. Soirée des dimanches Eugène Pianté (lith). Turin : lithographie Doyen et Cie, 1845.

◆ Sous la Révolution, le château, réquisitionné, servit d'hôpital et de logement aux militaires en cure. Vendu à un particulier, il fut loué aux sœurs de Saint-Joseph qui y établirent l'hospice municipal Reine Hortense, en 1813.

◆ Racheté par ses anciens propriétaires, le château fut loué, en 1824, à la Société du Cercle nouvellement créée. L'architecte Mélano transforma le château en Casino et fit prolonger le corps de logis pour créer une salle de bal à l'italienne et des appartements à l'étage, le Temple de Diane se voyant un temps attribuer le rôle de... théâtre.



L'Hôtel de ville. Carte postale, début du XXe.

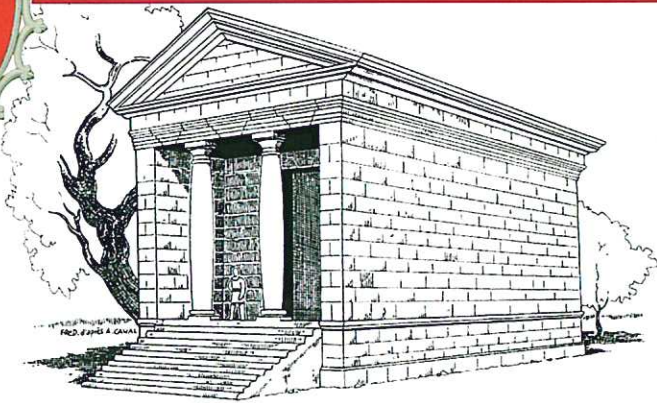


L'Hôtel de ville en 2005

◆ En 1866, la Ville acheta le château pour en faire son hôtel de ville et lui fit subir quelques transformations, dont la plus importante fut la démolition de la salle de bal, ce qui impliqua la reconstruction de la façade sur la place, dans un style renaissance identique à celui de l'escalier. De nombreuses modifications de façades (perçement de nouvelles fenêtres) eurent lieu à la fin du XIX^e siècle. Depuis, hormis des ravalements de façade et des travaux intérieurs, le bâtiment n'a plus changé.



Le temple dit "de Diane"



Reconstitution du Temple de Diane par Alain Canal, 1992.

◆ Dans la première moitié du II^e siècle, la prospérité aidant, les habitants réaménagèrent complètement le site, en créant des terrasses. Sur l'une d'elles fut édifié le temple dit Temple de Diane, bien qu'en l'absence de source, on ne sache pas qu'elle était sa véritable dédicace.

◆ Ce bâtiment, dont la façade tournée vers les sources a disparu, est élevé sur un podium aujourd'hui enterré. Il se compose d'un pronaos de 4,10 m de long et d'une cella de 10,30 m. En élévation, les murs latéraux mesurent 7,93 m et le fronton 2,30 m de haut.

◆ A la fin de l'Empire romain, cet édifice a probablement été réutilisé comme église avant d'être annexé par le château seigneurial, pour servir de cellier, puis de carrière de pierre comme en témoigne la disparition du parement intérieur du mur nord.



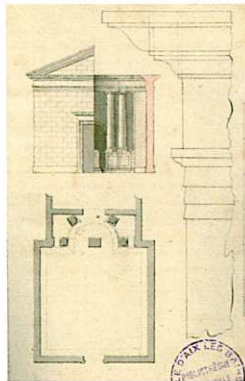
Le temple de Diane avant 1880, sans ses contreforts.
Photographie fin XIXe

◆ Lors de la transformation du château en casino, en 1824, le temple devint le premier théâtre de la ville. Bien modeste et peu confortable, il fut abandonné en 1848, dès la construction du Casino Grand-Cercle.

◆ En 1866, la Ville racheta le château et le temple à la famille de Seyssel. En 1874, la municipalité affecta l'édifice à la création du musée Lepic. On reprit alors la toiture et l'on ouvrit la verrière zénithale. On créa aussi une mezzanine en structure métallique à mi-hauteur de la cella. Par mesure de sécurité on épaula, à l'extérieur, le mur nord par des contreforts. Le musée ferma en 1939 et le temple devint, après la guerre, le musée archéologique. Des études sont en cours pour la réhabilitation du temple, classé monument historique depuis 1875.

Le temple dit "de Diane" en 2005

◆ Les fouilles réalisées place Maurice Mollard, ont mis au jour les bases d'une construction de plan centré, qui pourraient être celles d'un premier édifice cultuel.



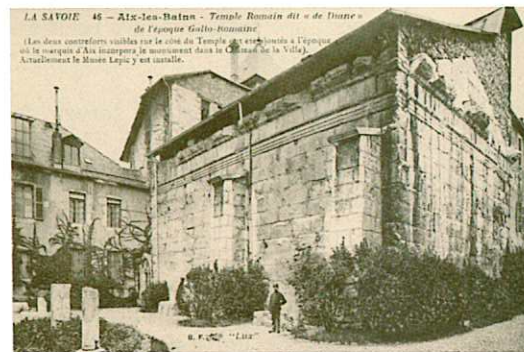
Reconstitution du Temple de Diane par Mouxy de Loche, 1783.



Musée d'Aix-les-Bains. Vue d'ensemble. Braun et cie. Fin XIXe.

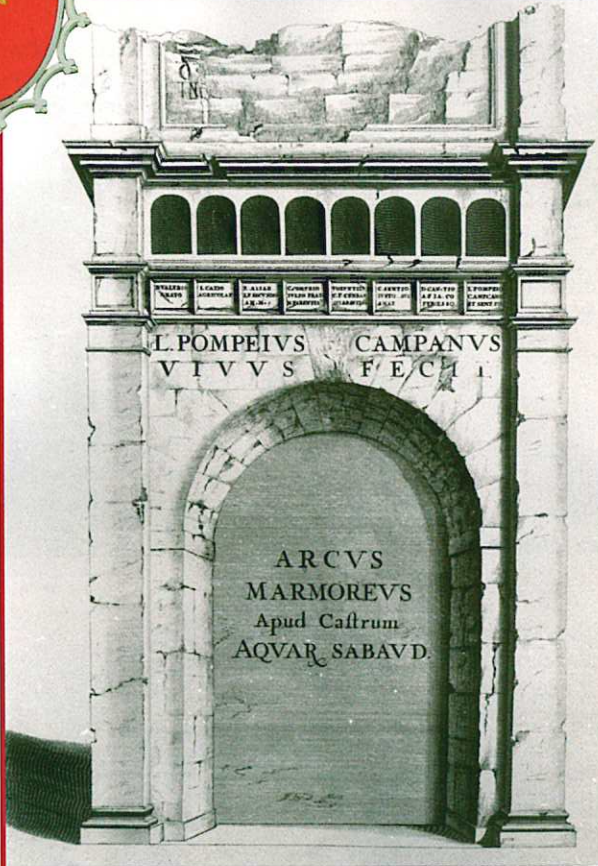


Le temple. Façade ouest. Aquarelle signée D. Aqassir



Le temple gallo-romain dit "de Diane". Carte postale fin XIXe.





L'Arc de Campanus, Theatrum Sabaudiae. Dessin de G.T. Borgonio, 1674

● L'Arc de Campanus a probablement été édifié au I^{er} siècle de notre ère. Il comporte des inscriptions funéraires à la gloire de la famille des Campanii qui permettent d'en restituer la généalogie. La fonction de cette porte a donné lieu à diverses hypothèses : arc funéraire, arc commémoratif ou arc marquant l'accès aux thermes.

● Au XIX^e siècle, il servait de mur de fond à une grange. Il fallut l'intervention de l'Intendant Général de Savoie pour que l'on évite sa destruction en 1821. Il a été classé monument historique dès 1890.

● L'édifice est haut de 9,15 m, large de 7,10 m. Il comporte une ouverture cintrée large de 3,5 m et haute de 6 m.

- Il est divisé en trois parties :
- l'arcade, entre deux piliers ;
 - l'entablement, avec architrave, frise et corniche ;
 - l'attique.

Deux pilastres extérieurs supportent l'entablement. La frise comporte huit niches qui ont pu abriter les statues des membres de la famille des Campanii, dont les noms sont gravés en dessous. D'autres noms sont mentionnés sur l'attique.



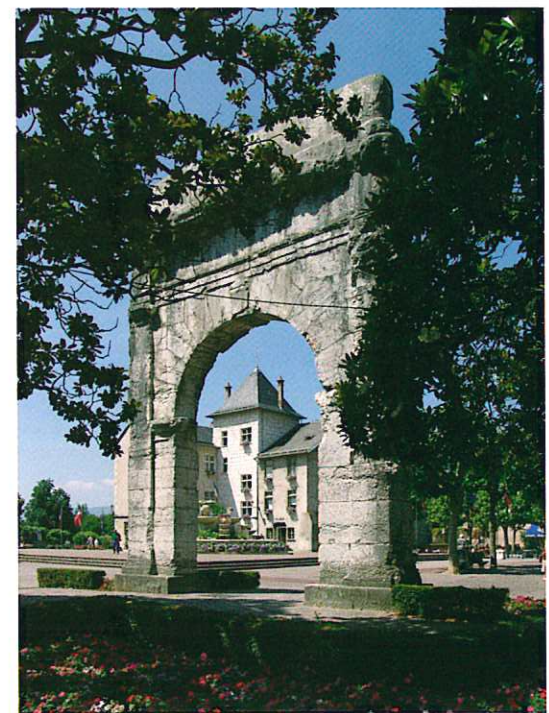
L'arc de Campanus, par Deroy début XIXe.



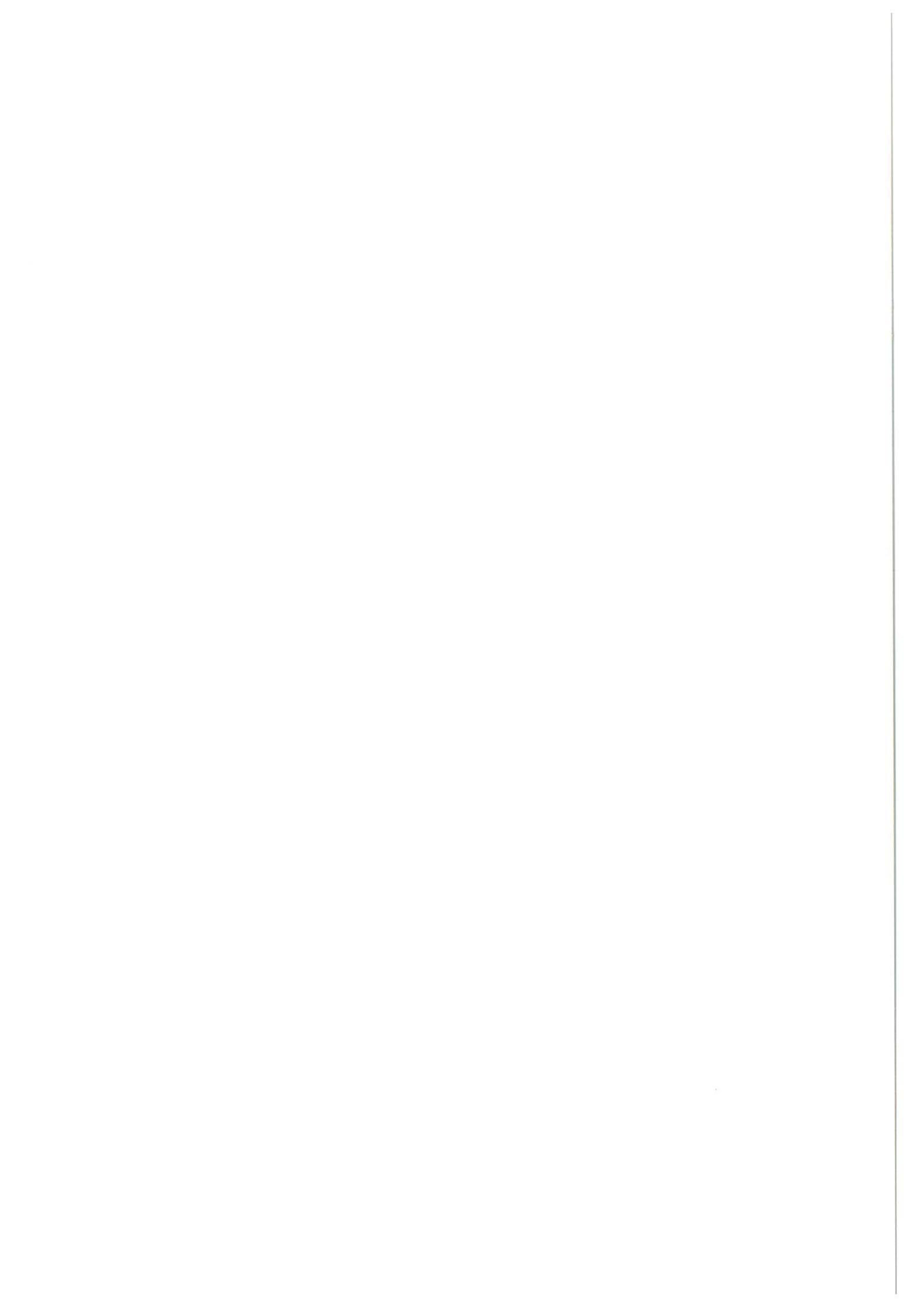
L'arc de Campanus à l'intérieur de la cour de la maison de Coucy. (3e quart XIXe)



Vue de l'Arc de Campanus et de l'Eglise d'Aix par Prosper Dunant. 1819.



L'arc de Campanus et le château en 2005



Ce numéro de la revue "Arts et mémoire" a été réalisé pour l'exposition "Aix-les-Bains : patrimoine et architecture", présentation des premiers résultats de l'Inventaire du Patrimoine entrepris conjointement par la Ville d'Aix-les-Bains et la Direction Régionale des Affaires Culturelles.

Exposition visible du 13 septembre au 14 octobre 2005 à la Bibliothèque - 2, rue Lamartine - 73100 Aix-les-Bains



A R T S E T
M É M O I R E

Publication éditée par la
Société d'Art et d'Histoire d'Aix-les-Bains
2 rue Lamartine - 73100 Aix-les-Bains

Directeur de la rédaction : Jean-François Connille. Comité de lecture : Lucette Blanc, Michèle Cadet-Liatard, Pierre Calvelli, Jean-François Connille, André Darracq, Laurent Demouzon, Béatrice Druhen-Charnaux, François Fouger, Geneviève Friech, Joël Lagrange, Michèle Le Chevalier, Yves Mestelan. Conception graphique originale : FReD. Mise en pages et retouches Photoshop® : François Fouger. Les articles publiés n'engagent que leurs auteurs. Droits réservés sur les illustrations. Toute reproduction, même partielle, est interdite sans autorisation.

Abonnement seul (4 numéros par an) : 13,50 €
Abonnement + adhésion à l'association : 24,00 €
Abonnement + adhésion couple : 36,00 €
Abonnement jeune (<25 ans) + adhésion : 17,00 €
Adhésion à l'association sans abonnement : 15,00 €
Adhésion "sympathisant" + abonnement : (min) 50,00 €

Ce numéro a été tiré à 1.100 exemplaires
par l'Imprimerie Chirat - F 42540
Dépôt légal : septembre 2005 - ISSN 1 252 1698

ARTS
&
mémoire



EXPOSITION
MUSÉE FAURE

Picasso

GRAVEUR

chez l'éditeur Pierre André Benoit

Picasso et Pierre André Benoit

Fructueuse rencontre en 1956 que celle de Pablo PICASSO (1881-1973) et du poète-éditeur d'Alès Pierre André BENOIT (P.A.B. 1923-1991). Le peintre est alors au sommet de son art, et sans doute le plus grand créateur du XXe siècle. Pierre André BENOIT travaille depuis dix ans en artisan inspiré et méticuleux à l'alliance de la poésie et de l'art graphique par des ouvrages à faible diffusion.

Picasso n'en est certes pas à cette époque à son coup d'essai sur le plan de la gravure. Dès 1899, il réalise sa première eau forte "El Zurdo" (le Gaucher), et trouve en l'estampe un moyen idéal de fixer certains jalons de sa recherche graphique, comme en un laboratoire d'innovation permanente. La dizaine de gravures cubistes qu'il produit de 1909 à 1915 à l'instigation de son marchand KAHNWEILLER ou les estampes de la "Suite Vollard", éditées bien entendu par Ambroise VOLLARD de 1930 à 1937 en sont les parfaits exemples. Il se confronte à toutes les modes de gravure ou de la lithographie, et travaille très souvent par séries dans une créativité parfois fébrile.

L'on recense deux mille planches gravées de sa main de 1899 à 1972, mais aussi des milliers de gravures d'études retrouvées après sa mort dans ses différents ateliers, comme autant de témoins graphiques de son immense labeur de recherche.

2

Pierre André BENOIT appartient quant à lui à cette exception française que constitue l'édition de textes poétiques illustrés. Excellent poète lui-même, il multiplie depuis 1943 les ouvrages confrontant écrivains et maîtres du graphisme tels que PICABIA, BRAQUE, MIRO, SURVAGE, et plus récemment DUBUFFET ou ALECHINSKY... Il compose et imprime lui-même ces ouvrages parfois miniatures, et en ce qui concerne les illustrations, outre des œuvres originales, a souvent recours à la gravure par celluloïd, facilement transmissible par la poste, et qu'il tire lui-même sur une presse lithographique ; il invente aussi la "cartalégraphie", technique des cartons déchirés ou découpés qu'il imprime sur une presse typographique.

Sans doute a-t-il rencontré Picasso à l'occasion des corridas nîmoises où le peintre se rend très souvent pour retrouver certaines couleurs de son Espagne natale.

De leur collaboration vont naître dix-sept ouvrages : de "Nuit" édité en mai 195, où PICASSO illustre un poème de René CREVEL, aux "Transparents" de René CHAR en 1967 qui sont accompagnés de cartalégraphies du peintre, et malgré une brouille passagère entre les deux hommes, leur collaboration amicale ne se dément pas.

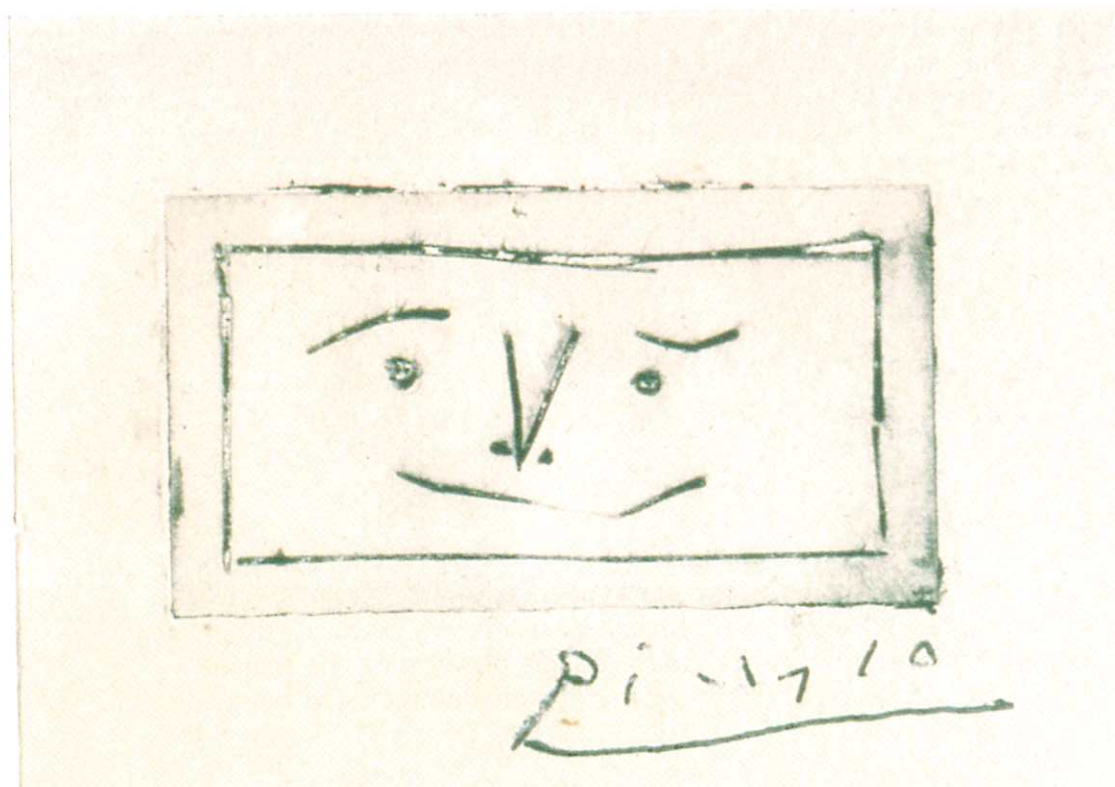
Picasso semble trouver un plaisir particulier, comme en un jeu, à ces illustrations parfois réduites au format d'un timbre-poste. L'on y retrouve malgré une apparente rapidité d'exécution, toute sa joie de vivre et une grande sophistication, celle de l'artiste capable en deux ou trois traits de faire naître la plus grande émotion.

A retenir de cette collaboration féconde : "La Rose de chien" de 1958, "Poème perpétuel" de Tristan TZARA, illustré de quatre gravures sur celluloïd, "l'Escalier de Flore" de René CHAR, toujours en 1958, la "VIII^e Pythique" de PINDARE en 1960, ou les gravures réalisées sur des textes de PAB lui-même : "Autre chose" (1956), "Si Large Mon Image" (1958), "Meurs" (1960), "Vers ou l'on voit" (1960), "Toute la vie" (1960)...

L'alliance du texte et de l'illustration, outre qu'elle permet de rallier deux mondes parfois bien étrangers l'un à l'autre, à ceci d'attachant, en tout cas pour Pablo PICASSO et Pierre André BENOIT, qu'elle génère la fusion des pratiques artistiques et artisanales, donc la naissance d'une forme de création universelle, un instant de plaisir intense, par conséquent l'esprit de la liberté.

André LIATARD

3



Nuit

Gravure sur celluloïd 1956 - 300 x 560 mm. Sur un poème de René Crevel

Nuit

Doucement pour dormir à l'ombre de l'oubli
ce soir

je tuerai les rôdeurs
silencieux danseurs
de la nuit
et dont les pieds de velours noir
sont un supplice à ma chair nue,
un supplice doux comme l'aile des chauves souris
et subtil à porter l'effroi
dans les coins où la peau se fait craintive, émue
pour mieux aimer, pour avoir peur
d'un autre corps et du froid.

Mais quel fleuve pour fuir ce soir Ô ma raison ?

C'est l'heure des mauvais garçons
l'heure des mauvais voyous.
deux grands yeux d'ombre dans la nuit
seraient pour moi si doux, si doux.

Prisonnier des tristes saisons
je suis seul, un beau crime à lui
là-bas, là-bas à l'horizon,
quelque serpent peut-être et glacé de n'aimer point.

4

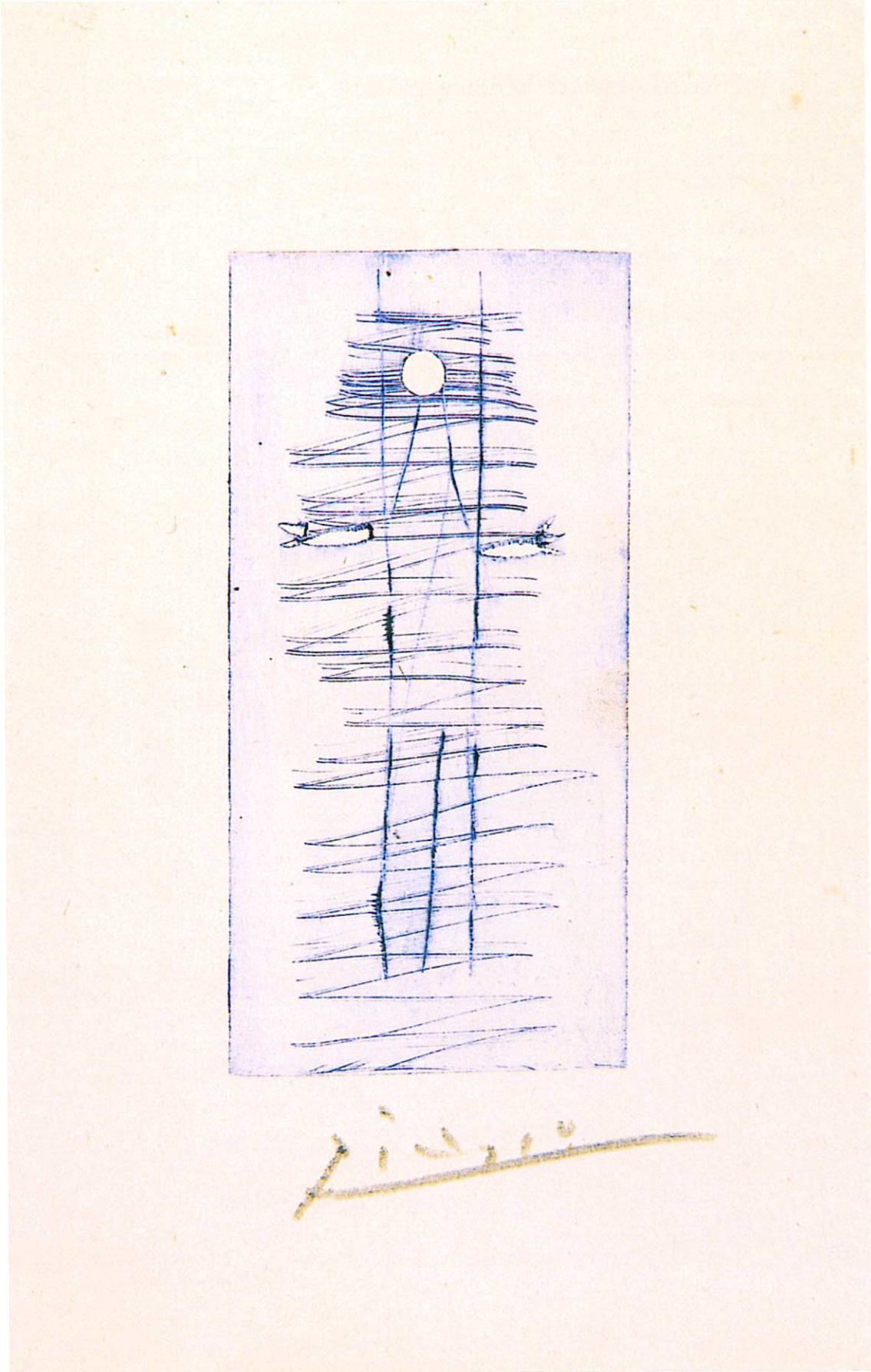
Mais où coule, où coule au loin
le fleuve dont a besoin
pour fuir ce soir ma raison ?
sur les berges vont les filles,
leurs yeux sont las, leurs cheveux brillant.

Je ne sais rien dire à ces filles
dont ils sont
les mauvais garçons,
dont ils sont
les fiers maquignons.

Je suis seul, un beau crime à lui
Deux grands yeux d'ombre dans la nuit
seraient pour moi si doux, si doux.

C'est l'heure des mauvais voyous.

René Crevel



5

Autre chose

Gravure sur celluloid - 1956 - 100 x 480 mm sur un poème de P.A.B.

Picasso derrière le masque

Le pied
touche la terre

la main
une autre main

les yeux regardent
ce que nous voyons
et voient
bien au delà

la parole
court
mais écoute
une autre voix

le geste cache
et révèle

ce qui se passe
devant
malmène
ce qui se passe
derrière
l'eau de la source
se colore
de sang
martyrisée
pour qu'elle
crie

le souffle
est au-dessus
appelé
par le vide
la tête seule
est caressée
la tête

qui fait
tout manœuvrer
la tête
qui sait

le masque
paroi protectrice
permet
le repli
dans les secrets
qui se laissent
percer

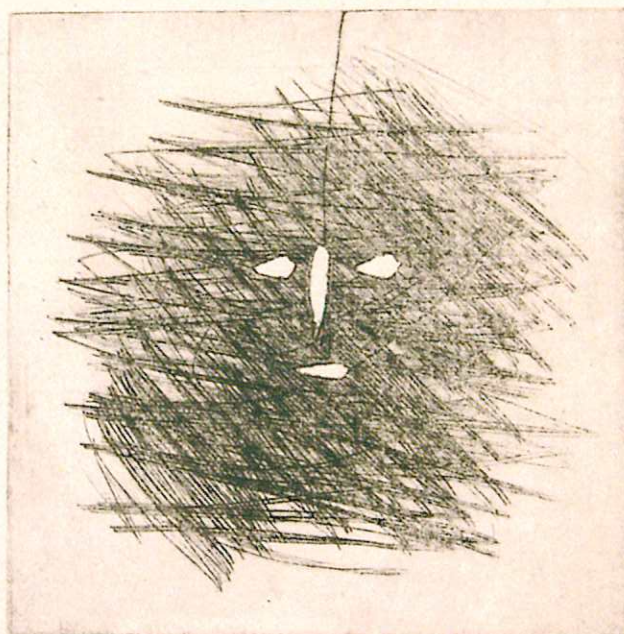
plus à l'aide
il permet
de fixer
pour fouiller
les lointains
si proches

mais
permet
aussi de réserver
le feu
qui fuse
à l'iris
point
que rien
n'obstrue

la porte
par où passer
pour brûler
sur soi
ce qui retient
d'abord

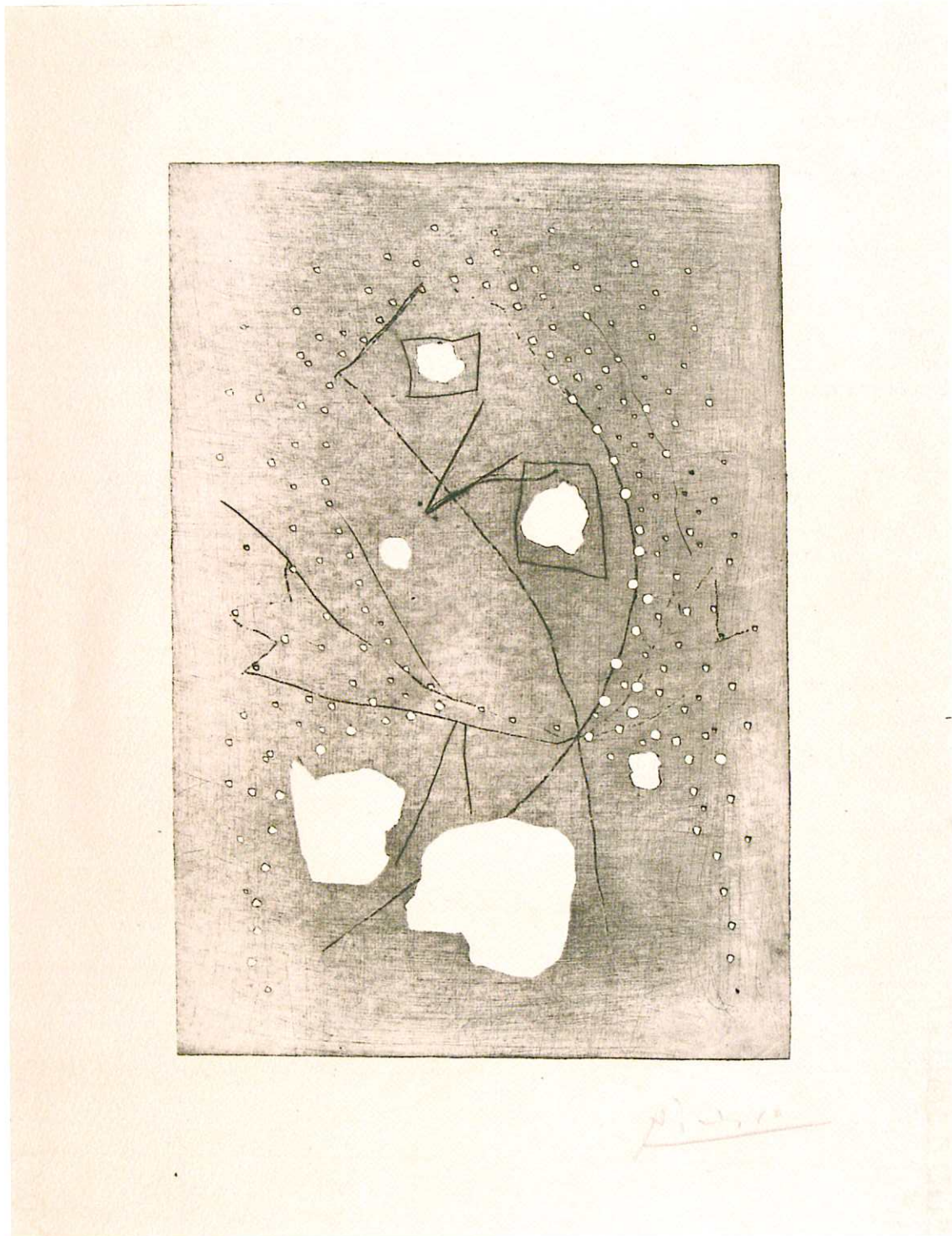
Pierre André Benoit

6



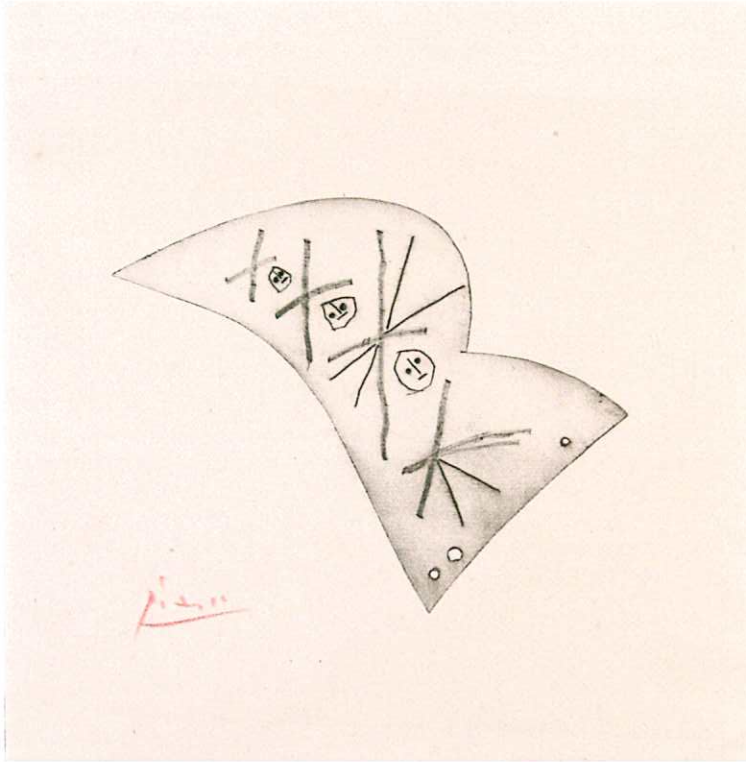
Picasso derrière le masque

Gravure sur celluloïd - 1957 - 60 x 60 mm sur un poème de P.A.B.



7

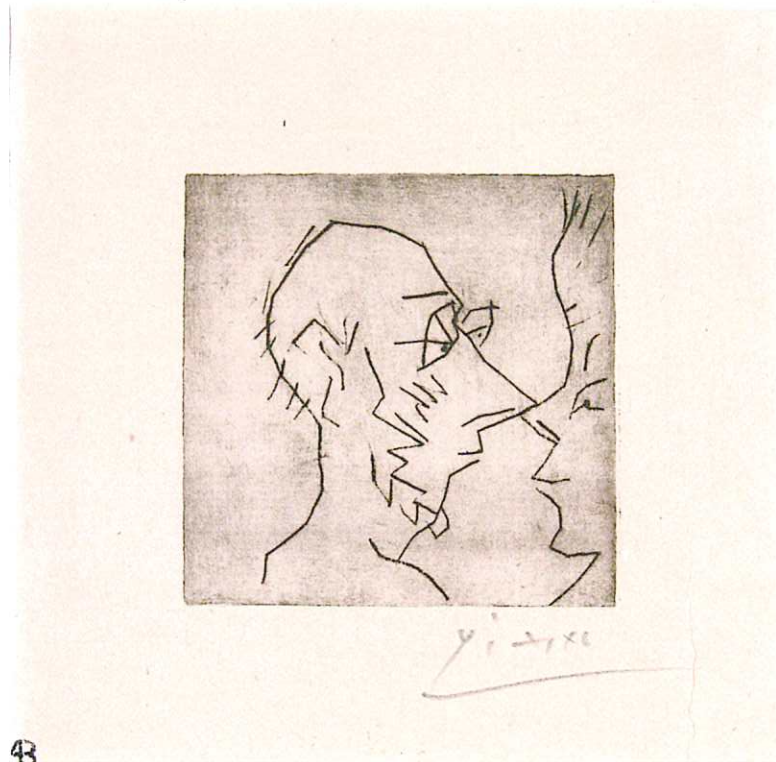
La rose et le chien - Frontispice
Gravure sur celluloïd 1958 - 275 x 192 mm sur un poème perpétuel de Tristan Tzara



L'escalier de Flore

Gravure sur celluloïd - 1958 - 115 x 150 mm sur un poème de René Char

8



Pierres

Gravure sur celluloïd - 1958 - 60 x 60 mm sur un poème de P.A.B.

48

Meurs

Meurs
taureau meurs
puisque tu dois
mourir

tu as bien combattu

tombe

naïf
à l'œil vif

ils ont eu
le dessus
les adroits
pour croire
à leur puissance

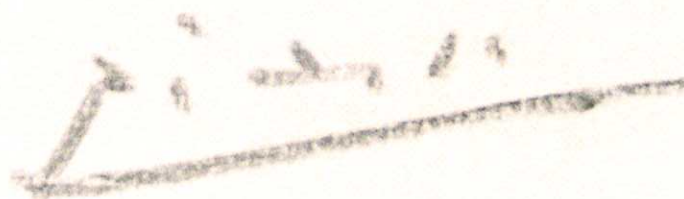
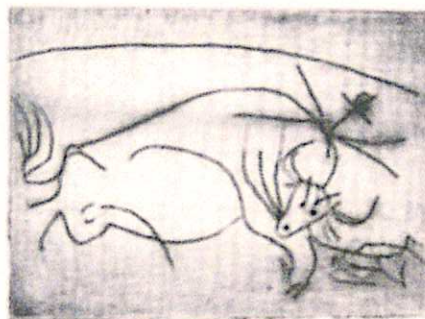
victime
qu'envies-tu

meurs vite
sans défense

comme tu fus
dans le jeu
sans réserve

mais continue
à leur
faire peur

Pierre André Benoit



Meurs

Gravure sur celluloïd - 1960 - 30 x 40 mm sur un poème de P.A.B.

Si large mon image

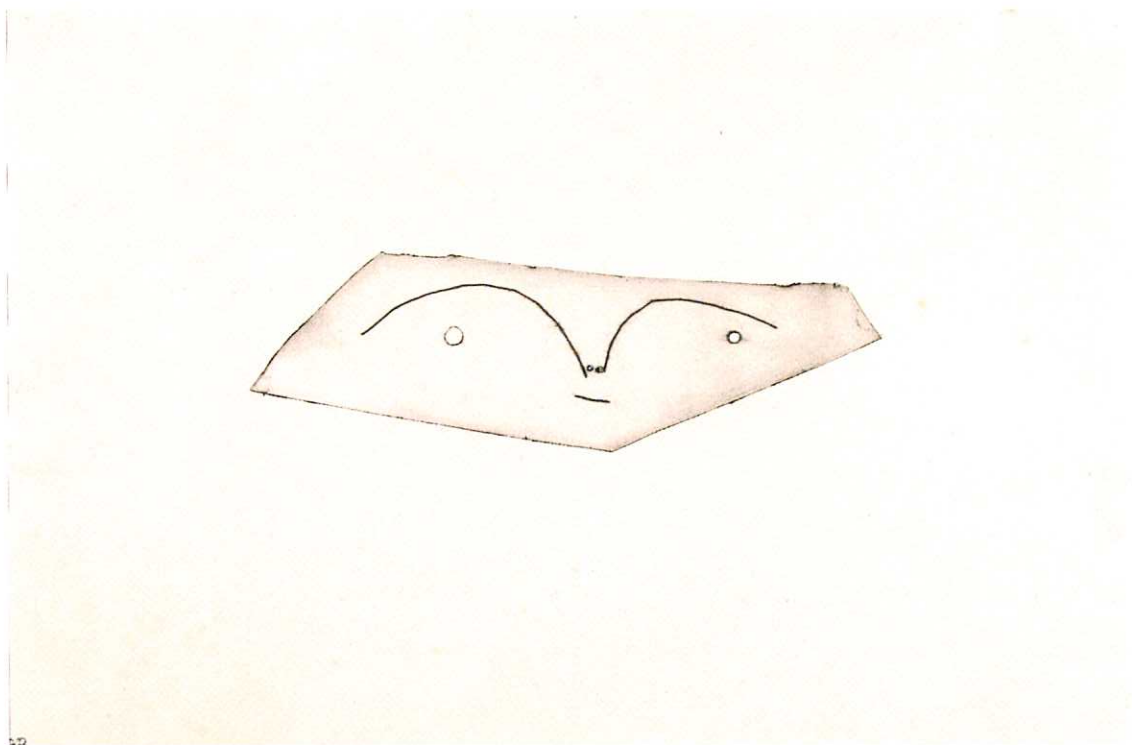
Si large mon image
cerne mon horizon
mais si mince à mesure
que j'en use la trame
car elle est ma prison
toute prête à se fendre
aux yeux

déjà des trous
la lumière y passe
gagnera tout l'espace
et les traits

ce grillage
le dernier jour venu
ne résistera plus
mon image étalée
pour être piétinée

Pierre André Benoit

10



Si large mon image

Gravure sur celluloïd - 1958 - 229 x 345 mm sur un poème de P.A.B.

Toute la vie

Une faille
dans mon écorce
à la mesure
de cette déchirure
en moi
je te vois
flamme muette
attentive
des yeux

montrée
imperceptiblement
c'est le signe
futur
c'est le signe
présent

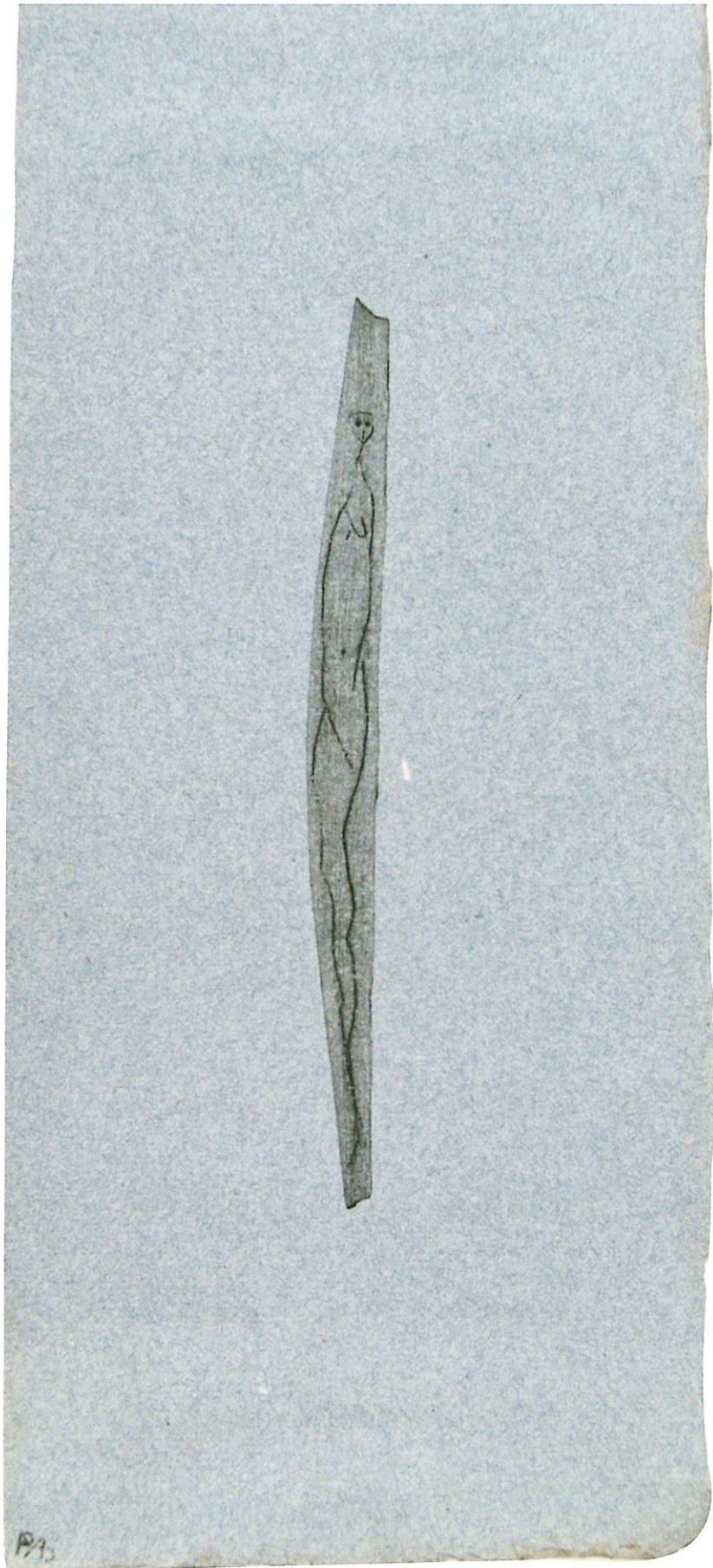
que la brèche
s'ouvre encore
pour élargir
ses champs

si aimée
si aimante
secrète
sachant tout

souffle d'ailleurs
qui passe libre
à la poursuite
des autres
pour retourner
à Lui

me rassembler
n'être que toi
.

Pierre André Benoit



Toute la vie

Gravure sur celluloïd - 1960 - 254 x 112 mm sur un poème de P.A.B.

12



Picasso

Vers où l'on voit

Gravure sur celluloïd - 1960 - 150 x 100 mm sur un poème de P.A.B.

Vers où l'on voit

Cette part
cachée en moi
cette part
tournée vers où l'on voit

cette part
qui dure
cette part
qui sait
attend
et s'impatiente

cette part
d'où s'échappe
un peu
d'invisible lumière

cette part
amante
qui se tourmente
aussi
de cette part
tournée vers le mur
où se brise
l'éclat du jour

part qui ressemble
à ce qui l'attire
part qui emprunte
un œil
pour ravir

parts mêlées
blessées
par l'épée
de l'inconciliable

si encloses
pour être davantage
si éclairées
pour se savoir présentes
connaître
et s'aiguillonner

je suis sphinx
sans énigme
et je suis cette part
qui me supplante
qui veut s'implanter
dans l'image
que j'aime
pour la faire éclater
pour commencer
l'amour

Pierre André Benoit



finis
1er essai sur P.A.B.
le 21.6.60.

VIII^e Pythique de Pindare
Gravure sur celluloid - 1960 - 239 x 110 mm